



LES
REFUTATIONS
SOPHISTIQUES

Aristote

SOMMAIRE

Chapitre 1 : Introduction, De l'existence de déductions et de réfutations apparentes, De l'existence d'hommes dont le savoir est apparent [↪](#)

Chapitre 2 : Caractéristiques formelles des arguments éristiques, par rapport aux autres genres d'arguments relevant de l'échange verbal [↪](#)

Chapitre 3 : Les cinq types d'objectifs visés dans les échanges éristiques [↪](#)

Chapitre 4 : Les six facteurs d'illusion liés à l'expression, L'homonymie, L'amphibolie, La composition, La division, L'accentuation, La forme de l'expression [↪](#)

Chapitre 5 : L'accident, Le caractère absolu ou non absolu de l'assertion, La formule incomplète, La pétition de principe, Le conséquent, La fausse cause, La question multiple [↪](#)

Chapitre 6 : Réduction de la taxinomie bifide des réfutations éristiques à l'ignorance de la réfutation [↪](#)

Chapitre 7 : Causes subjectives de la tromperie : le manque d'attention apportée aux différences [↪](#)

Chapitre 8 : Les réfutations sophistiques [↪](#)

Chapitre 9 : Ne relèvent de la dialectique que les réfutations tirées des notions communes [↪](#)

Chapitre 10 : Critique d'une taxinomie adverse, Ce qui relève du dialecticien et ce qui relève de celui qui enseigne [↪](#)

Chapitre 11 : Didactique et peirastique. Dialectique et sophistique. Éristique et fausses descriptions géométriques [↪](#)

Chapitre 12 : Mener à quelque chose de faux et au paradoxe [↪](#)

Chapitre 13 : Contraindre au verbiage [↪](#)

Chapitre 14 : Faire commettre un solécisme [↪](#)

Chapitre 15 : Astuces pour le questionnement [↪](#)

Chapitre 16 : Savoir répondre [↪](#)

Chapitre 17 : Résoudre selon l'opinion qui fait autorité. Quelques astuces [↪](#)

Chapitre 18 : Solution des fausses déductions [↪](#)

Chapitre 19 : Solution des réfutations tenant à l'homonymie et à l'amphibolie [↪](#)

Chapitre 20 : Solution des réfutations tenant à la composition et à la division [↪](#)

Chapitre 21 : Solution des réfutations tenant à l'accentuation [↪](#)

Chapitre 22 : Solution des réfutations tenant à la forme de l'expression [↪](#)

Chapitre 23 : Principe de résolution des réfutations tenant à l'expression [↪](#)

Chapitre 24 : Solution des réfutations tenant à l'accident [↪](#)

Chapitre 25 : Solution des réfutations tenant au caractère absolu ou non absolu de l'assertion [↪](#)

Chapitre 26 : Solution des réfutations tenant au caractère déficient de la formule ↩

Chapitre 27 : Solution des réfutations tenant à la pétition de principe ↩

Chapitre 28 : Solution des réfutations tenant au conséquent ↩

Chapitre 29 : Solution des réfutations tenant à la fausse cause ↩

Chapitre 30 : Solution des réfutations tenant à la question multiple ↩

Chapitre 31 : Solution des arguments qui contraignent au verbiage ↩

Chapitre 32 : Solution des arguments qui font commettre un solécisme ↩

Chapitre 33 : Difficulté variable de la résolution des arguments éristiques ↩

Chapitre 34 : Conclusion générale ↩

Chapitre 1

Introduction

Parlons des réfutations sophistiques – c'est-à-dire de celles qui ont l'apparence de réfutations, mais qui sont des paralogismes et non des réfutations – et commençons selon l'ordre naturel par ce qui est premier.

De l'existence de déductions et de réfutations apparentes

Que certains arguments soient des déductions, alors que les autres semblent être des déductions mais n'en sont pas, c'est évident. En effet, de même que pour le reste cela se produit à cause d'une certaine ressemblance, de même en va-t-il pour les arguments aussi. Car en ce qui concerne l'état physique, certains se portent bien, alors que d'autres paraissent se bien porter parce qu'ils se sont gonflés et apprêtés comme lorsqu'on arbore l'appartenance tribale¹ ; et certains sont beaux en raison de leur beauté, alors que d'autres paraissent beaux parce qu'ils se sont faits beaux. Et il en va de même également pour les choses inanimées, car certaines d'entre elles sont véritablement en argent et d'autres en or, alors que d'autres encore ne le sont pas, mais le paraissent selon notre perception ; par exemple les choses en litharge et celles en étain paraissent être en argent, et celles qui sont colorées en jaune paraissent être en or. Eh bien, de la même manière pour les arguments, l'un est une déduction et une réfutation, alors que l'autre ne l'est pas mais le paraît à cause de l'inexpérience, car ceux qui sont inexpérimentés examinent les choses de loin, comme s'ils étaient à distance. En effet, la déduction est constituée à partir de certaines choses qui sont posées de manière à formuler quelque chose d'autre, nécessairement, que ce qui a été posé par le moyen de ce qui a été posé ; et une réfutation est une déduction dont la conclusion révèle une contradiction. Or il y a des réfutations qui ne remplissent pas ces conditions, mais semblent le faire à cause de plusieurs facteurs, parmi lesquels est un lieu fécond s'il en fut et très répandu, celui qui tire parti des mots. Car, puisqu'il n'est pas possible d'apporter les objets eux-mêmes quand nous discutons, mais que ce sont les mots que nous utilisons comme symboles à la place des objets, nous pensons que ce qui arrive dans le cas des mots arrive aussi dans le cas des objets, comme dans le cas des cailloux pour ceux qui comptent. Mais ce n'est pas pareil, car les mots sont en nombre limité, ainsi que la multiplicité des énoncés, alors que les objets sont infinis en nombre. Il est donc nécessaire que le même énoncé et que le mot dans son unicité signifient plusieurs choses. Par conséquent, de même que dans ce cas-là ceux qui ne sont pas habiles à manipuler les cailloux sont trompés par ceux qui savent le faire, de la même façon également dans le cas des arguments, ceux qui n'ont pas l'expérience du pouvoir des mots sont trompés par de faux raisonnements quand ils prennent part eux-mêmes à un échange dialectique aussi bien que lorsqu'ils écoutent d'autres personnes. C'est donc du fait de cette cause et de celles qui seront mentionnées qu'il existe également une déduction et une réfutation qui sont apparentes, mais n'en sont pas.

De l'existence d'hommes dont le savoir est apparent

Et parce que pour certains, il est plus avantageux de sembler être savants que l'être et ne pas le sembler (en effet, la sophistique est une sagesse qui est apparente mais non réelle, et le sophiste fait de l'argent à partir d'une sagesse qui est apparente mais non réelle), il est évident qu'il leur est nécessaire aussi de sembler accomplir la tâche du savant plutôt que l'accomplir et ne pas le sembler. Et pour le dire selon deux points de vue complémentaires, c'est la tâche, en toute chose, de celui qui sait de ne rien dire de faux au sujet de ce qu'il sait, et d'être capable de dévoiler celui qui dit faux ; et cela revient d'une part à être capable de rendre raison, d'autre part à être capable de demander raison. Il est donc nécessaire que ceux qui veulent faire les sophistes

recherchent le genre d'arguments dont nous venons de parler, car ils y ont avantage. En effet, ce type de capacité fera paraître savant, ce qui est justement leur intention.

Que donc il existe un tel genre d'arguments et que ceux que nous appelons des sophistes poursuivent ce type de capacité, c'est évident. Combien il existe d'espèces de ces arguments « sophistiques », de quel nombre d'éléments cette capacité est constituée, combien de parties se trouve avoir cette étude, et les autres choses qui contribuent à cette technique, parlons-en maintenant.

Chapitre 2

Caractéristiques formelles des arguments éristiques, par rapport aux autres genres d'arguments relevant de l'échange verbal

Il existe quatre genres d'arguments dans l'échange verbal raisonné : les arguments didactiques, dialectiques, peirastiques et éristiques. Sont didactiques ceux qui procèdent à une déduction à partir des principes propres à chaque science et non pas à partir des opinions de celui qui répond (car il faut que celui qui apprend accorde sa confiance). Sont dialectiques les arguments qui déduisent une contradiction à partir des opinions qui font autorité ; peirastiques ceux qui déduisent une contradiction à partir de ce que croit le répondant et qu'il est nécessaire de savoir pour celui qui prétend détenir la connaissance (de quelle manière, nous l'avons expliqué dans d'autres livres) ; sont éristiques ceux qui déduisent une contradiction à partir de ce qui paraît être des opinions qui font autorité mais n'en est pas, ou qui déduisent en apparence une contradiction. Nous avons parlé des arguments démonstratifs dans les Analytiques, des arguments dialectiques et peirastiques dans d'autres livres ; parlons maintenant des arguments agonistiques, c'est-à-dire des arguments éristiques.

Chapitre 3

Les cinq types d'objectifs visés dans les échanges éristiques

Il faut d'abord saisir combien de résultats visent ceux qui rivalisent et ne font que chercher querelle dans les discussions. Ils sont au nombre de cinq : la réfutation, le faux, le paradoxe, le solécisme et, en cinquième lieu, contraindre l'interlocuteur au verbiage (c'est-à-dire qu'il en soit réduit à dire et redire la même chose) – ou ce qui n'est pas mais paraît être chacun de ces résultats. En effet, ils préfèrent par-dessus tout être vus en train de réfuter, en second lieu, ils préfèrent montrer que l'on commet quelque erreur, en troisième conduire au paradoxe, en quatrième faire faire un solécisme (c'est-à-dire faire dire un barbarisme au répondant à partir de son argument) ; enfin, faire dire et redire la même chose un plus grand nombre de fois.

Chapitre 4

Les six facteurs d'illusion liés à l'expression

Pour ce qui est de réfuter, leurs modes opératoires sont au nombre de deux, car les uns sont liés à l'expression, alors que les autres sont indépendants de l'expression. Et les facteurs d'illusion liés à l'expression sont au nombre de six : il s'agit de l'homonymie, l'amphibolie, la composition, la division, l'accentuation, la forme de l'expression. J'en veux pour preuve celle que l'on obtient au moyen de l'induction, et une déduction, si on prend une autre déduction, et parce que c'est d'autant de manières qu'en utilisant les mêmes noms et les mêmes énoncés, nous pouvons ne pas montrer la même chose.

L'homonymie

Tiennent à l'homonymie ceux des arguments qui sont de cette sorte : par exemple l'argument suivant lequel apprennent (manthanousin) ceux qui savent, car ce qui est récité par cœur, les grammairiens le comprennent (manthanousin). En effet, manthanein est homonyme : c'est à la fois « comprendre en faisant usage de la science » et « acquérir une science ». Et encore l'argument qui dit que les maux sont des biens, car ce que l'on doit <faire> (ta... deonta), c'est le bien, mais le mal est ce qui doit <arriver> (deonta). En effet, « ce qui doit <être> » (deon) est ambigu : c'est à la fois ce qui relève de la nécessité, et cela se produit souvent en particulier en ce qui concerne les maux (car il existe une sorte de mal qui est nécessaire), et nous disons d'autre part que les biens sont ce qui doit être <fait>. On dit en outre que le même est assis et debout, et qu'il est malade et en bonne santé, car c'est celui qui se levait qui est debout, et celui qui guérissait qui est en bonne santé ; or, se levait celui qui était assis, et guérissait celui qui était malade. En effet, « le malade fait ou subit une action quelconque » ne signifie pas une seule chose, mais tantôt que c'est celui qui est malade [- ou assis -] maintenant, tantôt que c'est celui qui était malade auparavant ; à ceci près que celui qui guérissait, c'est le malade tandis qu'il était malade, alors que celui qui est en bonne santé ne l'est pas en étant malade, mais c'est le malade, non pas actuel, mais d'avant.

L'amphibolie

Tiennent à l'amphibolie les arguments de ce genre : « Désirer pour moi la capture des ennemis » ; et : « Ce que quelqu'un connaît, cela, est-ce qu'il connaît (toutoginôskei) ? » En effet, par cet énoncé, il est possible de signifier que connaît et celui qui connaît et ce qui est connu. Et : « Ce que quelqu'un voit [10], cela, est-ce qu'il voit ? Eh bien, il voit la colonne ; donc la colonne voit. » Et : « Est-ce que toi tu dis être ce que toi tu dis être ? Eh bien, tu dis une pierre être ; donc, toi tu dis être une pierre. » Et : « Est-ce que le dire est possible pour ce qui est silencieux ? » En effet, « le dire... pour ce qui est silencieux » a deux sens : à la fois « celui qui dit est silencieux » et « ce qui est dit est silencieux ».

Il y a trois modes d'arguments tenant à l'homonymie et à l'amphibolie : c'en est un chaque fois que, soit l'énoncé, soit le mot signifient plusieurs choses au sens propre, comme « aigle » et « chien » ; c'en est un autre chaque fois que nous sommes habitués à parler de telle manière ; c'en est un troisième chaque fois que ce qui est composé signifie plusieurs choses, alors que divisé, il a un sens simple. Par exemple, le savoir des lettres : en effet, chacun des deux mots, quand on le rencontre, signifie une seule chose : « savoir » et « lettres » ; mais à eux deux, ils en signifient plusieurs : ou « les lettres elles-mêmes ont une science », ou « un autre a la science des lettres ».

La composition

L'amphibolie et l'homonymie fonctionnent donc selon ces modes. Tiennent à la composition les choses de ce genre : par exemple, « pouvoir marcher étant assis, et pouvoir écrire n'écrivant pas » ; car on ne signifie pas la même chose si c'est en divisant l'énoncé que si c'est en le composant que l'on dit que « marcher étant assis » est possible. Et il en va de même si quelqu'un compose « écrire n'écrivant pas ». En effet, il fait comprendre qu'il a la capacité d'écrire-en-n'écrivant-pas ; tandis que s'il ne compose pas, qu'il a la capacité d'écrire [30], lorsqu'il n'écrit pas ; et « il peut apprendre maintenant les lettres, s'il est vrai qu'il a appris ce qu'il sait ». En outre : « étant capable de porter une seule chose, on est capable d'en porter plusieurs ».

La division

Tient à la division l'argument que « cinq, c'est deux et c'est trois », ce qui revient à dire que « cinq est pair et impair » ; et que « ce qui est plus grand est égal », car « il est autant et en outre davantage ». En effet, le même énoncé une fois divisé peut sembler ne pas toujours signifier la même chose que lorsqu'il est composé, par exemple ego s'ethêka doulon ont' eleutheron (« moi, j'ai fait de toi, qui étais un esclave, un homme libre » / « moi, j'ai fait de toi, qui étais un homme libre, un esclave »), et pentêkont' andrôn hekaton lipe dios Achilleus (« De cent hommes, le divin Achille en a laissé cinquante » / « De cinquante hommes, le divin Achille en a laissé cent »).

L'accentuation

Il n'est pas facile de construire un argument qui tient à l'accentuation dans le cadre des discussions qui ne reposent pas sur l'écriture, mais on le fait plutôt dans le cadre de ce qui est écrit et notamment des poèmes. Par exemple, quelques-uns corrigent même Homère pour répondre à ceux qui le réfutent comme insensé pour avoir dit : to men hou kataputhestai ombrôî. En effet, ils résolvent la critique au moyen de l'accentuation, en disant que OY est plus aigu. Et ils résolvent la critique qui concerne le rêve d'Agamemnon en disant que ce n'est pas Zeus lui-même qui a dit : didomen hoi euchos aresthai « nous lui accordons de la gloire à conquérir », mais qu'il a ordonné au rêve de la lui accorder. Les choses de ce genre tiennent donc à l'accentuation.

La forme de l'expression

Les arguments qui tiennent à la forme de l'expression se produisent chaque fois que ce qui n'est pas la même chose est exprimé de la même façon, par exemple le masculin est exprimé comme un féminin ou le féminin comme un masculin, ou le neutre comme l'un ou l'autre de ces derniers, ou encore la qualité est exprimée comme une quantité ou la quantité comme une qualité, ou l'action comme une passion ou l'état comme un « agir », et ainsi de suite, selon les distinctions qui ont été faites précédemment. En effet, il est possible de signifier par l'expression ce qui ne relève pas des « agir » comme un des « agir » ; par exemple hugiainein « être en bonne santé » est dit de la même façon par la forme de l'expression que temnein « couper » ou oikodomein « construire » ; cependant le premier montre une qualité et un certain état, alors que les autres montrent un « agir ». Et il en va de même pour les autres cas.

Les réfutations <apparentes> liées à l'expression se produisent donc à partir de ces lieux. Il existe, d'autre part, sept espèces de paralogismes indépendants de l'expression : l'une tient à l'accident ; une deuxième au fait d'être dit tel de façon absolue ou non pas absolue, mais sous un certain aspect ou en un certain endroit ou à un certain moment ou relativement à quelque chose ; en est une troisième l'espèce qui tient à l'ignorance de la réfutation ; une quatrième celle qui tient au conséquent ; une cinquième au fait de prendre < dans les prémisses > la proposition initiale ; une sixième au fait de poser comme cause ce qui n'est pas cause ; et une septième au fait de réunir plusieurs questions en une seule.

Chapitre 5

L'accident

Les paralogismes qui tiennent à l'accident sont ceux qui se produisent chaque fois que l'on considère qu'un <prédicat>, quel qu'il soit, appartient de la même façon à l'objet et à son accident. En effet, puisque beaucoup d'accidents arrivent à la même chose, il n'est pas nécessaire que tous ces accidents appartiennent à tous les prédicats et à ce dont ils sont prédiqués. Par exemple, « si Coriscus est autre chose qu'un homme, lui-même est autre que lui-même, car c'est un homme ». Ou plus précisément, s'il est autre que Socrate, et que Socrate est un homme, on dit avoir accordé qu'il est autre chose qu'un homme, parce qu'il se trouve que ce dont on l'a dit être autre, c'est un homme.

Le caractère absolu ou non absolu de l'assertion

Les paralogismes qui tiennent au fait d'être dit tel de façon absolue ou sous un certain aspect et non pas principalement se produisent chaque fois que ce qui est dit d'un point de vue partiel est pris comme s'il avait été dit de façon absolue. [167a] Par exemple, si le non-étant est objet de pensée, on dit que le non-étant est. En effet, ce n'est pas la même chose d'être quelque chose et d'être de façon absolue. Ou encore, on dit que l'étant n'est pas un étant s'il n'est pas l'un des étants, par exemple s'il n'est pas un être humain. Car ne pas être quelque chose n'est pas la même chose que ne pas être de façon absolue. Mais cela le paraît à cause de la ressemblance de l'expression, à savoir que « être quelque chose » diffère peu de « être », et « ne pas être » de « ne pas être quelque chose ». Il en va de même aussi pour ce qui tient au fait d'être dit tel sous un certain aspect et d'être dit tel absolument. Par exemple l'Indien, qui est noir en son entier, est blanc en ce qui concerne les dents. Par conséquent, il est blanc et non blanc. Ou si les deux attributs sont dits sous un certain aspect, le sophiste en conclut que les contraires appartiennent en même temps <au même objet>. Ce genre d'arguments, dans certains cas, est pour tout homme facile à examiner. Par exemple si, après avoir posé que l'Éthiopien est noir, on demandait s'il est blanc en ce qui concerne les dents ; si donc il est blanc sous cet aspect, on croirait avoir dialectiquement établi qu'il est noir et non noir, parce que l'on a mené l'interrogation à terme de manière déductive. Mais dans certains cas, ce genre d'arguments échappe souvent à l'attention : ce sont tous ces cas où, chaque fois que quelque chose est dit sous un certain aspect, l'assertion absolue semble également s'ensuivre, et ce sont tous les cas pour lesquels il n'est pas facile d'identifier lequel des deux attributs il faut accorder à titre principal. Ce genre de difficulté se produit pour les objets dans lesquels les opposés existent de la même façon : en effet, il semble qu'il faut accorder qu'il est possible d'affirmer de façon absolue soit les deux, soit aucun des deux. Par exemple, si une moitié est blanche et l'autre noire, est-ce que c'est blanc ou c'est noir ?

La formule incomplète

D'autres paralogismes se produisent parce que l'on n'a pas défini ce qu'est une déduction ou ce qu'est une réfutation, mais qu'on laisse la formule incomplète. En effet, la réfutation est la contradiction d'une seule et même chose, non pas simplement d'un mot mais de l'objet, et d'un mot qui n'est pas un synonyme, mais le même ; cette contradiction doit en outre être tirée nécessairement des propositions qui ont été accordées sans faire entrer en compte la proposition initiale, et en respectant le même aspect, la même relation, la même manière et le même temps. Et c'est de la même façon qu'il arrive également de se tromper au sujet de quelque chose ; et certains paraissent effectuer une réfutation, alors qu'ils ont laissé de côté l'un des éléments

énoncés. Par exemple, ils concluent que le même est double et non double, car deux est double de un, mais il n'est pas double de trois. Ou si le même est double et n'est pas double du même, mais pas selon le même aspect ; car il est le double en longueur, mais pas en largeur. Ou si c'est du même, selon le même aspect et de la même façon, mais pas dans le même temps ; voilà pourquoi c'est une réfutation apparente – mais on pourrait ramener cette dernière parmi celles qui tiennent à l'expression aussi.

La pétition de principe

Les paralogismes qui tiennent au fait de prendre < dans les prémisses > la proposition initiale se produisent de la même manière et d'autant de façons qu'il est possible de demander ce qui est tiré de la proposition initiale¹ ; ils paraissent réfuter parce qu'on n'est pas capable d'embrasser d'un coup d'œil ce qui est le même et ce qui est autre.

Le conséquent

La réfutation qui tient au conséquent se produit parce que l'on croit que la relation de conséquence est réciproque. En effet, chaque fois qu'il est nécessaire que, si ceci est, cela soit, on croit que si cela est, il est nécessaire que ceci soit aussi. De là viennent aussi les erreurs qui touchent l'opinion fondée sur la sensation. En effet, on suppose souvent que la bile est du miel parce que la couleur jaune est attachée au miel. Et puisqu'il se trouve que la terre est humide lorsqu'il a plu, dans le cas également où elle est humide nous supposons qu'il a plu. Or ce n'est pas nécessaire. Dans les arguments rhétoriques également, les démonstrations en fonction du signe sont formées à partir des conséquents. En effet, lorsqu'on veut montrer qu'un homme est adultère, on pose le conséquent, à savoir qu'il est très élégant ou qu'on le voit errer la nuit. Or ces caractéristiques appartiennent à de nombreuses personnes, sans que le prédicat adultère qu'on leur associe leur appartienne. Il en va de même aussi dans les raisonnements déductifs, par exemple l'argument de Mélissos, selon lequel l'univers est infini : il pose que l'univers n'a pas été engendré (car rien ne peut naître de ce qui n'est pas), et que ce qui est né est né à partir d'un commencement. Donc, s'il n'est pas né, l'univers n'a pas de commencement, en sorte qu'il est infini. Mais cette conclusion n'est pas nécessaire. En effet, si tout ce qui est né a un commencement, il n'est pas vrai que, si quelque chose a un commencement, il soit également né. De même qu'il n'est pas vrai non plus que, si celui qui a de la fièvre est chaud, il soit nécessaire aussi que celui qui est chaud ait de la fièvre.

La fausse cause

Le paralogisme tenant à la proposition non cause qui est considérée comme cause se produit chaque fois que l'on prend en plus ce qui n'est pas cause en pensant que c'est en fonction de cela que la réfutation se produit. Ce type d'erreur arrive dans les déductions menant à l'impossible. Dans celles-ci, en effet, il est nécessaire de remonter à l'une des prémisses posées pour la détruire. Par conséquent, si une proposition qui n'est pas cause de la conclusion impossible a été glissée et comptée parmi les questions qui sont nécessaires pour que la proposition impossible soit obtenue en conclusion, la réfutation semblera souvent se produire en fonction d'elle. Par exemple, la réfutation qui conclut en apparence que l'âme et la vie ne sont pas la même chose. Car si la naissance est contraire à la destruction, une forme de naissance sera également contraire à une forme de destruction particulière ; or la mort est une forme de destruction et elle est contraire à la vie, en sorte que la vie est une forme de naissance, et que vivre c'est naître. Or c'est impossible. Donc l'âme et la vie ne sont pas la même chose. Assurément, cela n'a pas été déduit. Car la conclusion impossible arrive même si on ne dit pas

que la vie est la même chose que l'âme, mais seulement que la vie est contraire à la mort, qui est une destruction, et que la naissance est contraire à la destruction. Par conséquent, les arguments de ce type ne sont pas complètement non déductifs, mais ils le sont par rapport à la cause proposée. Et souvent, ce type de faute n'échappe pas moins à ceux-là mêmes qui questionnent.

La question multiple

Tels sont les arguments apparents qui tiennent au conséquent et à ce qui n'est pas cause. Ceux dont le défaut consiste à faire de deux questions une seule se produisent chaque fois que l'on ne s'aperçoit pas qu'elles sont multiples, et qu'une seule réponse est accordée comme si la question était unique. Dans certains cas, sans aucun doute, il est facile de voir qu'elles sont multiples et qu'il ne faut pas leur accorder de réponse, par exemple : « Est-ce la terre qui est mer ou est-ce le ciel ? » Mais dans certains cas, c'est moins facile, et comme si la question était unique, ou l'on acquiesce par le fait de ne pas répondre à ce qui est demandé, ou l'on paraît être réfuté. Par exemple, est-ce que celui-ci et celui-là est un homme ? En sorte que si quelqu'un frappe celui-ci et celui-là, il frappera un homme mais pas des hommes. Ou encore, les choses dont les unes sont bonnes et les autres ne sont pas bonnes sont-elles toutes bonnes ou non bonnes ? Quoi que dise celui qui répond, en effet, il est possible qu'il en arrive à croire qu'il y a réfutation ou qu'il commet une erreur apparente. En effet, dire que l'un des non-biens est un bien, ou que l'un des biens n'est pas un bien est une erreur. Mais parfois, si certaines prémisses ont été prises en plus, il peut se produire une véritable réfutation ; par exemple si l'on accorde que c'est de la même manière qu'une chose et plusieurs choses sont dites blanches, nues et aveugles. En effet, si est aveugle ce qui n'a pas la vue alors qu'il est de nature à l'avoir, seront également aveugles les choses qui n'ont pas la vue, alors qu'elles sont de nature à l'avoir. Donc, chaque fois que l'une a la vue mais l'autre pas, les deux seront ou voyantes ou aveugles – ce qui est impossible.

Chapitre 6

Réduction de la taxinomie bifide des réfutations éristiques à l'ignorance de la réfutation

Ou c'est bien ainsi qu'il faut diviser les déductions et les réfutations apparentes, ou il faut toutes les ramener à l'ignorance de la réfutation et faire de celle-ci leur principe. En effet, il est possible d'analyser tous les modes opératoires mentionnés en les faisant remonter à la définition de la réfutation : d'abord, s'ils ne sont pas déductifs. En effet, il faut que la conclusion se produise à partir des prémisses, en sorte de devoir l'énoncer par nécessité et non pas de paraître devoir le faire. Ensuite il est possible de les analyser en fonction des parties de la définition également. En effet, parmi les réfutations apparentes dont nous avons situé le défaut au niveau de l'expression, les unes tiennent au double sens, à savoir l'homonymie, l'énoncé identique et la similitude de forme (car il est habituel de signifier toute chose comme une chose individuelle concrète), tandis que la composition, la division et l'accentuation tiennent au fait que n'est pas le même l'énoncé, ou que le mot est différent. Or il faut respecter cette condition aussi, de même que l'objet également doit être identique, s'il doit y avoir réfutation ou déduction. Par exemple, si c'est « manteau » qui a été utilisé dans les prémisses, il faut déduire non pas « pardessus », mais « manteau ». Car cette conclusion a beau être vraie, elle n'a pas été déduite, mais il faut encore demander si les deux mots signifient la même chose, pour satisfaire celui qui cherche « à cause de quoi » la réfutation se produit.

Les déductions et réfutations apparentes liées à l'accident deviennent manifestes une fois que l'on a défini la déduction. En effet, il faut que la même définition soit également celle de la réfutation, à ceci près qu'il faut y ajouter la contradiction, car la réfutation est la déduction d'une

contradiction. Par conséquent, s'il n'y a pas de déduction de l'accident, il n'y a pas de réfutation non plus. Car s'il est nécessaire que, ces choses étant, telle chose soit, et si cette chose est blanche, il n'y a pas nécessité d'être blanche à cause de la déduction. Et si le triangle a des angles égaux à deux droits, et s'il lui arrive d'être par accident une figure, un élément premier ou un principe, il n'est pas non plus nécessaire à cause de la déduction qu'une figure, un principe ou un élément premier soient ainsi. Car ce n'est pas en tant qu'il est une figure, ni en tant qu'il est premier, mais en tant qu'il est un triangle que la démonstration a lieu. De même aussi pour les autres cas. En sorte que, si la réfutation est une sorte de déduction, la réfutation qui tient à l'accident ne peut pas être une réfutation. Mais c'est en fonction de l'accident que même les spécialistes et, d'une manière générale, ceux qui savent subissent des réfutations de la part de ceux qui ne savent pas. Car ces derniers construisent des déductions en fonction de l'accident contre ceux qui savent, et ceux qui ne sont pas capables de faire la distinction donnent leur accord quand ils sont questionnés, ou s'ils ne l'ont pas donné, ils passent pour l'avoir fait.

Les déductions et réfutations apparentes qui tiennent au fait d'être dit tel sous un certain aspect ou de façon absolue <deviennent manifestes une fois que l'on a défini la déduction>, parce que ce n'est pas de la même chose qu'il y a affirmation et négation. Car « non blanc sous un certain aspect » est la négation de « blanc sous un certain aspect », et « non blanc de façon absolue » est la négation de « blanc de façon absolue ». Par conséquent, si, alors qu'on a accordé que c'« est blanc sous un certain aspect », le questionneur reprend « blanc » comme s'il avait été affirmé de façon absolue, il n'effectue pas une réfutation, mais il paraît le faire à cause de l'ignorance de ce qu'est une réfutation.

Les plus évidentes de toutes sont les réfutations apparentes dont j'ai d'abord dit qu'elles tenaient à la définition de la réfutation. C'est aussi la raison pour laquelle elles ont été désignées de cette manière. En effet, c'est en fonction du caractère déficient de la formule que se produit l'illusion de la réfutation, et si l'on distingue ainsi le caractère déficient de la formule comme facteur d'illusion, il faut également le poser comme commun à toutes ces autres espèces. Celles qui tiennent au fait de prendre <dans les prémisses> la proposition initiale, et au fait de poser une proposition comme cause de la conclusion alors qu'elle ne l'est pas sont manifestes à cause de la définition. En effet, il faut que la conclusion se produise parce que les prémisses sont cause du fait qu'elle se produit, ce qui n'est pas le cas avec les propositions qui restent étrangères à la cause. Et encore « sans que soit pris en compte ce qui est tiré de la source », ce que précisément ne respectent pas les paralogismes qui tiennent à la pétition de la proposition initiale.

Les déductions et réfutations apparentes qui tiennent au conséquent constituent une partie de celles qui tiennent à l'accident. En effet, le conséquent « arrive » comme un accident. Mais il diffère de l'accident en ce sens qu'il est possible de ne prendre l'accident qu'au sujet d'une seule chose, (comme lorsque l'on assume que le jaune et le miel sont la même chose, ainsi que le blanc et le cygne), tandis que le conséquent appartient toujours à plusieurs choses. En effet, nous jugeons que les choses qui sont identiques à une seule et même chose sont également identiques l'une à l'autre. C'est pourquoi se produit une réfutation selon le conséquent. Mais ce jugement-là n'est pas vrai dans tous les cas, par exemple si c'est identique par accident, comme de fait, la neige et le cygne sont identiques au blanc <par accident>. Ou encore, comme dans l'argument de Méliossos, on pose que le fait d'être né et d'avoir un commencement sont la même chose, ou le fait de devenir égal et de prendre la même grandeur. En effet, parce que ce qui est né a un commencement, on juge que ce qui a un commencement est également né, dans la mesure où ce qui est né et ce qui est limité sont tous deux la même chose qu'avoir un commencement. De même aussi pour les choses qui deviennent égales : [169a] si les choses qui prennent une seule et même grandeur deviennent égales, celles qui deviennent égales aussi prennent la même grandeur ; de sorte que l'on pose le conséquent. Donc, puisque la réfutation apparente qui tient à l'accident relève de l'ignorance de la réfutation, il est manifeste que celle

qui est liée au conséquent en relève également. Mais il faut examiner cela sous un autre aspect également.

Les déductions et les réfutations apparentes dont le défaut consiste à faire de questions multiples une seule question tiennent au fait que nous n'appliquons pas <à la question> la formule de la prémisse telle qu'elle doit être articulée. En effet, la prémisse c'est un seul prédicat attribué à un seul sujet ; car un seul individu et l'objet en général ont la même définition, par exemple l'homme et un seul homme, et il en va de même également pour les autres choses. Par conséquent, si est une seule prémisse celle qui adjuge un seul prédicat à un seul sujet, la question qui procède de la même façon sera, de façon absolue, une prémisse. Et puisque la déduction est constituée de prémisses, et que la réfutation est une déduction, la réfutation aussi sera constituée de prémisses. Par conséquent, si la prémisse c'est un seul prédicat attribué à un seul sujet, il est manifeste que ce type de paralogismes relève également de l'ignorance de la réfutation. Dans ce cas, en effet, paraît être une prémisse ce qui n'en est pas une. Par conséquent, si l'on a accordé une réponse à la question comme si cette question était une, il y aura réfutation. Et si l'on n'a pas accordé cette réponse mais qu'on paraît l'avoir fait, il y aura réfutation apparente. De sorte que tous les lieux des réfutations apparentes tombent sous l'ignorance de la réfutation, ceux qui tiennent à l'expression parce que la contradiction, dont nous avons dit, précisément, qu'elle était le propre de la réfutation, n'est qu'apparente, et les autres parce qu'ils ne respectent pas la définition de la déduction.

Chapitre 7

Causes subjectives de la tromperie : le manque d'attention apportée aux différences

La tromperie causée par les réfutations apparentes qui tiennent à l'homonymie et à l'énoncé identique est liée à notre incapacité à faire des distinctions pour ce qui est dit en plusieurs sens (car pour certaines expressions, il n'est pas facile de faire des distinctions, par exemple « l'un », « l'étant » et « le même »). Et la tromperie causée par les réfutations apparentes qui tiennent à la composition et à la division est liée au fait de croire que l'énoncé ne diffère pas selon qu'il est composé ou divisé, comme c'est le cas pour la plupart des énoncés. Il en va de même également pour les réfutations apparentes qui tiennent à l'accentuation, car on croit qu'en aucun cas – ou alors en peu de cas – l'énoncé ne signifie autre chose selon qu'il a une accentuation grave ou aiguë. Quant aux réfutations apparentes liées à la forme de l'expression, la tromperie a lieu à cause de la ressemblance de l'expression, car il est difficile de distinguer quelles choses sont dites de la même manière et lesquelles sont dites de manière différente – de fait, celui qui est capable de faire cela est presque sur le point de contempler la vérité, et c'est lui qui sait le mieux donner son accord –, parce que nous supposons que tout ce qui est attribué à un sujet est une chose individuelle concrète, et nous l'entendons comme une chose une. En effet, c'est avec une chose une, à savoir la substance, que semble le plus aller de pair le fait d'être une chose individuelle concrète et un étant. C'est pourquoi aussi il faut ranger ce mode de tromperie parmi ceux qui tiennent à l'expression : d'abord parce que la tromperie a lieu pour ceux qui procèdent à un examen avec d'autres plutôt que pour ceux qui procèdent par eux-mêmes (car l'examen que l'on mène avec d'autres passe par des énoncés, alors que l'examen que l'on mène par soi-même passe au moins autant par l'objet examiné lui-même) ; ensuite parce qu'il arrive de se tromper également par soi-même, chaque fois que l'on construit l'examen sur la base de l'énoncé ; en outre, la tromperie provient de la ressemblance, et la ressemblance provient de l'expression. La tromperie causée par les réfutations apparentes liées à l'accident a lieu en raison de l'incapacité où l'on est de distinguer ce qui est identique et ce qui est autre, ce qui est un et ce qui est multiple, à savoir pour lesquels des prédicats tous les accidents sont les mêmes que pour le sujet. Et il en va de même également pour la tromperie causée par les réfutations apparentes qui tiennent au

conséquent, car le conséquent fait partie de l'accident. En outre, de façon générale il apparaît, et l'on juge de la manière suivante, que si ceci n'est pas séparé de cela, cela n'est pas séparé de ceci non plus. Quant aux réfutations apparentes tenant au caractère déficient de la formule et au fait d'être dit sous un certain aspect et absolument, la tromperie réside dans la faible différence. En effet, nous donnons généralement notre accord en pensant que le fait d'ajouter quelque chose, sous un certain aspect, d'une certaine manière ou « maintenant » n'ajoute rien au sens. Et il en va de même également pour les réfutations apparentes qui prennent la proposition initiale, pour celles qui sont dépourvues de cause et pour toutes celles qui font de plusieurs questions une seule, car dans toutes, la tromperie est causée par la faible différence. En effet, nous n'examinons en détail ni la définition de la prémisse, ni celle de la déduction, en raison de ce que nous avons dit.

Chapitre 8

Les réfutations sophistiques

Puisque nous savons en fonction de quels facteurs se produisent les déductions apparentes, nous savons aussi en fonction de combien de facteurs peuvent se produire les déductions et les réfutations sophistiques. J'appelle réfutation et déduction sophistiques non seulement la déduction ou la réfutation qui sont apparentes et non pas réelles, mais aussi celles qui sont réelles, mais qui ne sont qu'en apparence appropriées à l'objet. Ce sont celles qui réfutent et montrent que le répondant est ignorant – ce qui précisément est le propre de la peirastique –, mais sans être adaptées à l'objet de la discussion. La peirastique est une partie de la dialectique, et elle est capable de déduire une conclusion fautive en se servant de l'ignorance de celui qui rend compte de sa thèse. Mais les réfutations sophistiques, même si elles déduisent la contradictoire, ne rendent pas clair si celui qui répond est ignorant. De fait, elles embarrassent même celui qui sait, par ce genre d'arguments.

Que nous les connaissions par la même méthode, c'est évident. En effet, tout ce qui, aux auditeurs, donne apparence qu'il y a eu déduction en ce sens que les prémisses ont bien fait l'objet d'un questionnement, peut le faire croire au répondant également, en sorte qu'il y aura de fausses déductions à cause de ces facteurs, que ce soit de tous ou de quelques-uns. Car ce que l'on croit avoir accordé alors qu'on n'était pas questionné, on le poserait aussi comme prémisse si l'on était questionné. À ceci près que dans certains cas, c'est vrai, il arrive conjointement qu'en ajoutant la question manquante on mette aussi en lumière ce qui est faux : par exemple dans les fausses déductions qui tiennent à l'expression et au solécisme. Par conséquent, si les paralogismes de la contradiction fonctionnent sur le mode de la réfutation apparente, il est évident que les déductions de conclusions fausses aussi peuvent tenir à autant de facteurs que la réfutation apparente. Et l'apparence de réfutation est liée aux parties constitutives de la véritable réfutation, car si on néglige l'une ou l'autre de ces parties, la réfutation peut être apparente, par exemple celle qui tient au fait que la conclusion n'arrive pas à cause de la thèse soutenue par le répondant (c'est la réfutation qui mène à l'impossible) ; et celle qui fait de deux questions une seule tient à la prémisse ; et au lieu de porter sur ce qui est par soi, il y a celle qui tient à l'accident, ainsi que celle qui est une partie de la précédente et qui tient au conséquent ; en outre, il y a le cas où la conclusion est tirée en étant fondée non pas sur l'objet mais seulement sur la lettre. Ensuite, au lieu que la contradictoire soit prise de façon universelle, selon le même aspect, la même relation et la même manière, elle porte sur une certaine chose ou tient à l'une ou l'autre de ces spécifications. En outre, tient à la spécification « sans prendre en compte la proposition initiale », le fait de prendre < dans les prémisses > la proposition initiale. De sorte que nous pouvons savoir en fonction de combien de facteurs se produisent les paralogismes.

Car ils ne peuvent pas tenir à davantage de facteurs, mais tous tiendront à ceux dont il a été question.

La réfutation sophistiquée n'est pas une réfutation de façon absolue, mais c'est une réfutation relative à quelqu'un ; et il en va de même pour la déduction également. Car si la réfutation qui dépend de ce qui est homonyme ne pose pas comme prémisse que ce mot signifie une seule chose, et si celle qui dépend de la similitude de forme ne pose pas que ce mot signifie la chose individuelle concrète seule, et de même pour les autres réfutations apparentes, elles ne seront ni des réfutations ni des déductions, ni de façon absolue ni relativement à celui qui est questionné. Et si elles posent ces prémisses, elles seront relatives à celui qui est questionné, mais elles ne seront pas des réfutations ni des déductions de façon absolue. Car elles ont posé que le mot signifie une seule chose alors qu'il ne signifie pas réellement une seule chose, mais paraît le faire, et elles l'ont posé à partir du point de vue de ce répondant.

Chapitre 9

Ne relèvent de la dialectique que les réfutations tirées des notions communes

Il ne faut pas essayer de saisir en fonction de combien de facteurs sont réfutés ceux qui sont réfutés sans la connaissance de tous les étants. Et cela ne relève d'aucun art, car les sciences sont sans doute en nombre infini, de sorte qu'il est évident que les démonstrations le sont aussi. Et il existe des réfutations vraies aussi, car en ce qui concerne tout ce qu'il est possible de démontrer, il est possible aussi de réfuter celui qui a posé la contradictoire du vrai. Par exemple, si quelqu'un a posé que la diagonale est commensurable, on peut le réfuter grâce à la démonstration que la diagonale est incommensurable. De sorte qu'il faudra être savant en tout. En effet, certaines réfutations dépendront des principes qui prévalent en géométrie et des conclusions tirées de ceux-ci, les autres dépendront des principes qui prévalent en médecine, et d'autres encore des principes qui prévalent dans d'autres sciences [30]. Et assurément, les fausses réfutations aussi dépendront de la même façon des principes qui prévalent dans un nombre infini de sciences. Car selon chaque art, il existe une fausse déduction, par exemple selon la géométrie il y a la fausse déduction géométrique, et selon la médecine la fausse déduction médicale. Par « selon l'art », je veux dire « selon les principes de cet art ». Il est donc évident que ce n'est pas de toutes les réfutations, mais de celles qui relèvent de la dialectique qu'il faut saisir les lieux. Car ceux-ci sont communs à tout art et à toute capacité. Et la réfutation qui relève de l'un ou l'autre art – qu'elle paraisse être une réfutation sans l'être, ou qu'elle en soit une –, c'est à celui qui sait qu'il revient d'examiner à cause de quoi elle est réelle ou apparente. Tandis que celle qui est tirée des notions communes et qui ne tombe sous aucun art, c'est aux dialecticiens qu'il revient d'examiner à cause de quoi elle est une réfutation réelle ou apparente. En effet, si nous savons de quoi sont tirées les déductions endoxales en ce qui concerne n'importe quoi, nous savons aussi [170b] de quoi sont tirées les réfutations endoxales ; car la réfutation est une déduction d'une contradiction, de sorte que soit une, soit deux déductions d'une contradiction forment une réfutation. Nous savons évidemment à combien de facteurs tiennent toutes les réfutations de cette sorte¹. Et si nous savons cela, nous connaissons aussi les solutions. En effet, le fait d'objecter ces facteurs constitue les solutions. Et nous savons en fonction de combien de facteurs elles se produisent, en ce sens que nous connaissons les réfutations apparentes, mais apparentes non pas pour n'importe qui, mais pour ceux qui sont tels que ceux-ci². Car si quelqu'un examine en fonction de combien de facteurs paraissent vraies au premier venu de fausses réfutations, ils seront en nombre infini. De sorte qu'il est manifeste que c'est au dialecticien qu'il revient de pouvoir saisir en fonction de combien de facteurs se produit, au moyen des notions communes, soit une réfutation réelle, soit une réfutation

apparente, c'est-à-dire une réfutation soit dialectique, soit apparemment dialectique – ou peirastique.

Chapitre 10

Critique d'une taxinomie adverse

Il n'existe pas, entre les arguments, la différence que prétendent y trouver certains, à savoir que les uns sont des arguments relatifs au mot, et que d'autres sont relatifs à la pensée. Car il est absurde de supposer que certains sont des arguments relatifs au mot, et que d'autres sont relatifs à la pensée, mais que ce ne sont pas les mêmes. En effet, que désigne l'expression « non relatif à la pensée », si ce n'est ce qui se passe quand on n'utilise pas le mot pour ce sur quoi croyait être questionné le questionné lorsqu'il a donné son accord ? Or cela équivaut à être relatif au mot. Et l'expression « relatif à la pensée » désigne ce qui se passe quand on utilise le mot pour ce qu'avait à l'esprit le questionné lorsqu'il a donné son accord. De ce fait, si, alors que le mot signifie plusieurs choses, on croit qu'il n'en signifie qu'une seule – à savoir le questionneur aussi bien que le questionné (par exemple, l'étant ou l'un peuvent bien signifier plusieurs choses, mais le répondant aussi bien que le questionneur parlent en croyant que c'est une seule chose, et l'argument est que tout est un), cet argument sera relatif au mot, ou relatif à la pensée de celui qui est questionné, quand il aura été discuté. Mais assurément, si quelqu'un croit que le mot signifie plusieurs choses, il est évident que l'argument n'est pas relatif à la pensée. D'abord, en effet, le fait d'être relatif au mot ou à la pensée concerne les arguments qui sont tous de nature à signifier plusieurs choses. Ensuite, il concerne n'importe quel argument ; car ce n'est pas dans l'argument que réside le fait d'être relatif à la pensée, mais dans le comportement du répondant relativement à ce qu'il a accordé. Ensuite il est possible que tous soient relatifs au mot ; car être relatif au mot équivaut ici à ne pas être relatif à la pensée. En effet, si ce ne sont pas tous, il en restera certains autres qui ne seront ni relatifs au mot, ni relatifs à la pensée. Or ils prétendent que ce sont tous les arguments, et ils les divisent en disant qu'ils sont tous ou relatifs au mot ou relatifs à la pensée, et ils prétendent qu'il n'y en a pas d'autres. Eh bien, assurément, parmi toutes les déductions qui tiennent à la plurivocité, il y en a certaines qui tiennent au mot. Car c'est de façon absurde qu'on a prétendu que « tenant au mot » désigne toutes les déductions tenant à l'expression. Mais certains paralogismes ne sont pas dus au fait que celui qui répond se comporte d'une certaine façon relativement à eux, mais au fait que l'argument lui-même comprend une question de nature telle qu'elle signifie plusieurs choses.

D'une manière générale, le fait de discuter au sujet de la réfutation mais pas en tout premier lieu de la déduction est absurde, car la réfutation est une déduction, de sorte qu'il faut discuter au sujet de la déduction aussi avant de discuter au sujet de la fausse réfutation. En effet, la réfutation de cette sorte est une déduction apparente d'une contradiction. C'est pourquoi la cause sera ou dans la déduction, ou dans la contradiction (puisqu'il faut ajouter la contradiction), et parfois dans les deux, si c'est une réfutation apparente : la réfutation « le dire est possible pour ce qui est silencieux » est apparente dans la contradiction, pas dans la déduction ; la réfutation « ce que l'on n'a pas, on peut le donner » est apparente dans les deux ; celle qui conclut que la poésie d'Homère est une forme à cause de kuklos¹ est apparente dans la déduction. La réfutation qui n'est apparente dans aucune des deux composantes est une déduction véritable.

Eh bien, pour revenir au point de départ de l'argument, est-ce que les arguments en mathématiques sont relatifs à la pensée ou non ? Et s'il semble à quelqu'un que « triangle » signifie plusieurs choses, et il l'a accordé en considérant qu'il ne s'agit pas de cette figure au sujet de laquelle il a été conclu que les angles équivalent à deux droits, est-ce que cet argument a été discuté relativement à la pensée de ce dernier ou non ?

En outre, si le mot signifie plusieurs choses, mais que le répondant ne le conçoit pas ni ne le croit, comment cet argument n'a-t-il pas été discuté relativement à la pensée ? Ou comment faut-il questionner, si ce n'est en offrant une distinction ? Et si quelqu'un demande si le dire est possible en ce qui concerne des choses silencieuses ou non, ou s'il est possible que non d'une part, que oui d'autre part, et si l'on ne donne nullement son accord de quelque manière que ce soit, mais que l'argument a été discuté, est-ce qu'il n'a pas été discuté relativement à la pensée ? Pourtant, l'argument est censé faire partie de ceux qui tiennent au mot. Par conséquent, « relatif à la pensée » n'est pas un genre d'arguments. Mais ceux qui sont relatifs au mot en sont un. Pourtant, non seulement ce ne sont pas toutes les réfutations, mais ce ne sont même pas toutes les réfutations apparentes. Car il y a aussi des réfutations apparentes qui ne tiennent pas à l'expression, par exemple celles qui tiennent à l'accident, et d'autres encore.

Ce qui relève du dialecticien et ce qui relève de celui qui enseigne

Et si quelqu'un exige de faire des distinctions en disant que « j'entends sigônta legein d'une part ainsi, d'autre part ainsi² », eh bien d'abord c'est absurde, assurément, de l'exiger, car parfois ce qui est demandé ne semble pas avoir plusieurs sens, et il est impossible de distinguer ce que l'on ne croit pas être plurivoque. Ensuite, que sera-ce d'autre qu'enseigner ? Car on rendra manifeste ce qu'il en est pour celui qui ni n'examine avec attention, ni ne sait, ni ne soupçonne que c'est dit dans un autre sens. Car qu'est-ce qui empêche qu'il en soit ainsi aussi dans le cas de ce qui n'est pas équivoque ? « Est-ce que les monades sont égales aux dyades dans quatre ? Mais il y a les dyades qui sont contenues ainsi et celles qui sont contenues ainsi³. » Et : « Est-ce qu'il y a une science unique des contraires ou non ? Mais certains contraires sont connus et d'autres sont inconnus. » De sorte que celui qui exige de faire des distinctions paraît ignorer [171b] qu'enseigner est une autre chose que discuter, et qu'il faut que celui qui enseigne ne questionne pas mais que lui-même rende les choses claires, tandis que l'autre questionne.

Chapitre 11

Didactique et peirastique. Dialectique et sophistique. Éristique et fausses descriptions géométriques

En outre, exiger de répondre par oui ou par non relève, non pas de celui qui démontre, mais de celui qui met à l'épreuve. En effet, la peirastique est une forme de dialectique et elle examine non pas celui qui sait, mais celui qui ignore alors qu'il prétend savoir. Eh bien, celui qui examine les notions communes relativement à l'objet fait de la dialectique, tandis que celui qui ne les examine ainsi qu'en apparence fait de la sophistique ; est une déduction éristique et sophistique, tout d'abord celle qui opère une déduction en apparence sur ces sujets sur lesquels la dialectique est peirastique, même si la conclusion est vraie (car elle trompe sur la cause de cette conclusion), et aussi tous les paralogismes qui, tout en n'étant pas conformes à la méthode dont relève chaque objet, semblent être conformes à l'art concerné. De fait, les fausses descriptions géométriques ne sont pas éristiques (car les paralogismes se conforment alors aux notions dépendant de l'art concerné), précisément pas, assurément, si une fausse description géométrique concerne le vrai, comme celle d'Hippocrate ou la quadrature effectuée par le moyen de lunules. Mais la façon dont Bryson quarrait le cercle – même si le cercle est carré –, eh bien parce qu'elle n'est pas adaptée à l'objet, est précisément pour cette raison sophistique. De sorte que la déduction apparente au sujet de ces choses est éristique, et la déduction apparemment adaptée à l'objet, même si elle est une déduction, est un argument éristique. En effet, elle n'est adaptée à l'objet qu'en apparence, de sorte qu'elle est trompeuse et illégitime. Car, de même que l'injustice dans

un concours a une certaine forme et est une sorte de lutte déloyale, de même l'éristique est une sorte de lutte déloyale dans un échange contradictoire. Dans le premier cas, en effet, ceux qui visent la victoire à tout prix usent de tous les moyens, comme le font aussi, dans le second cas, les éristiques. Eh bien, ceux qui se comportent ainsi en vue de la victoire elle-même sont considérés comme des hommes qui font de l'éristique, c'est-à-dire des hommes prompts à la querelle, tandis que ceux qui se comportent ainsi en vue d'une réputation qui est lucrative sont considérés comme des hommes qui font de la sophistique. Car la sophistique, comme nous l'avons dit, est une capacité à se faire de l'argent à partir d'une sagesse apparente. C'est pourquoi ils visent une démonstration apparente. Et, ce sont les mêmes arguments assurément que visent les amateurs de querelles et les sophistes, mais pas pour les mêmes raisons et le même argument, assurément, sera sophistique et éristique, mais pas sous le même aspect : en tant qu'il est l'argument d'une victoire apparente, il sera éristique, mais en tant qu'il est l'argument d'une sagesse apparente, il sera sophistique. Car la sophistique est une sagesse apparente mais non véritable.

Et celui qui fait de l'éristique est en quelque sorte au dialecticien ce que celui qui fait de fausses descriptions géométriques est à celui qui fait de la géométrie. En effet, c'est par des paralogismes tirés des mêmes notions que celles qui sont utilisées pour la dialectique que celui qui fait de fausses descriptions géométriques trompe aussi le géomètre ; mais l'un n'est pas éristique, parce que c'est à partir des principes et des conclusions tirées des principes tombant sous l'art qu'il fait de fausses descriptions géométriques, tandis que celui qui en fait à partir de ce qui tombe sous la dialectique et qui concerne assurément les autres choses, il est évident que celui-là doit être un éristique. Par exemple, la quadrature au moyen de lunules n'est pas éristique, mais celle que fait Bryson est éristique ; c'est qu'il n'est pas possible de transposer la première pour un autre usage que la géométrie uniquement, parce qu'elle est tirée des principes propres à cet art, alors qu'il est possible de transposer la seconde pour s'adresser à la multitude : tous ceux qui ne savent pas ce qui est possible et ce qui est impossible dans chaque domaine ; car la seconde s'adaptera. Ou il y a la façon dont Antiphon quarrait le cercle. Ou si quelqu'un niait qu'il valût mieux se promener après le dîner à cause de l'argument de Zénon, il ne ferait pas de la médecine, car l'argument de Zénon est commun à tous les domaines.

Donc, si l'éristique était tout à fait dans la même relation au dialecticien que celui qui trace de fausses figures l'est au géomètre, il n'y aurait pas d'argument éristique sur ces sujets-là. En réalité, l'argument dialectique ne porte pas sur un genre déterminé, ni ne démontre quelque chose, ni n'est tel que l'argument universel. En effet, tout ne relève pas d'un seul genre, et quand bien même ce serait le cas, il ne serait pas possible que les étants tombent sous les mêmes principes. De sorte qu'aucun art parmi ceux qui démontrent une certaine nature ne procède par questionnement ; en effet, il n'est pas permis d'accorder n'importe laquelle des deux options de l'alternative proposée, car une déduction ne se fait pas à partir des deux. En revanche, la dialectique procède par questionnement ; mais si elle démontrait quelque chose, elle ne demanderait pas, je ne dis pas tout, du moins ce qui est premier et les principes propres, car si le répondant ne les accordait pas, elle n'aurait plus de notions à partir desquelles elle pourrait encore discuter contre l'objection. Et cette même dialectique est aussi peirastique, car la peirastique n'est pas non plus de même nature que la géométrie, mais on peut la connaître sans savoir. En effet, il est possible que même celui qui ne connaît pas l'objet en question mette à l'épreuve celui qui ne le connaît pas non plus, pourvu que ce dernier réponde, non pas à partir de ce qu'il sait, ni à partir des propres de l'objet, mais à partir des conséquents qui sont tous d'une nature telle que rien n'empêche, quand on les connaît, de ne pas connaître l'art en question, mais qu'il est nécessaire, quand on ne les connaît pas, d'ignorer aussi l'art en question. De sorte qu'il est évident que la peirastique n'est la science d'aucun objet déterminé. C'est pourquoi aussi

elle s'applique à tout. En effet, tous les arts utilisent également certaines notions communes. C'est pourquoi tous les hommes, y compris les simples particuliers, font usage d'une certaine manière de la dialectique et de la peirastique, car tous, jusqu'à un certain point, tentent d'examiner ceux qui professent un art. Voilà ce que sont les notions communes, car les simples particuliers eux-mêmes ne les connaissent pas moins, même s'ils semblent parler par trop en dehors du sujet. Par conséquent, tous procèdent à des réfutations, car ils participent sans art à ce qu'est la dialectique avec art, et celui qui procède à un examen peirastique au moyen de l'art de la déduction est un dialecticien. Parce qu'il y a beaucoup de notions identiques applicables à tous les objets, et qu'elles ne sont pas telles qu'elles constituent une certaine nature et un certain genre, mais qu'elles sont comme les négations, tandis que les autres ne sont pas telles, mais propres, il est possible, à partir des premières, de procéder à une mise à l'épreuve sur absolument tous les sujets, et il peut exister [172b] un certain art qui ne soit pas tel que ceux qui démontrent. C'est pourquoi celui qui fait de l'éristique n'est pas tout à fait dans la même situation que celui qui fait de fausses descriptions géométriques, car celui qui fait de l'éristique ne sera pas apte à tromper par ses paralogismes à partir d'un certain genre déterminé de principes, mais il sera apte à tromper par ses paralogismes en ce qui concerne chaque genre.

Voilà donc les modes de fonctionnement des réfutations sophistiques. Qu'il relève du dialecticien de les examiner et d'être capable de mettre en pratique notre enseignement, ce n'est pas difficile à voir, car la méthode qui concerne les prémisses englobe toute cette étude.

Chapitre 12

Mener à quelque chose de faux et au paradoxe

Nous avons parlé des réfutations qui sont apparentes. Venons-en à l'objectif qui consiste à montrer que l'on se trompe et à mener l'argument vers ce qui est invraisemblable (car cela vient en second dans les intentions sophistiques). D'abord, cela s'obtient surtout à partir d'une certaine manière de mener l'investigation et par le questionnement, car le fait de questionner sans préciser le rapport avec un sujet posé est une manière appropriée de poursuivre ces objectifs. En effet, on se trompe davantage lorsqu'on parle au hasard ; et l'on parle au hasard chaque fois que l'on ne dispose pas d'un sujet préalablement posé. Et même si on a défini par rapport à quoi on discute, le fait de poser beaucoup de questions et d'exiger de dire ce que l'on croit procure certaines ressources pour mener à ce qui est invraisemblable ou au faux, et pour conduire vers ce contre quoi on dispose d'une ligne d'attaque si, lorsque l'interlocuteur est ainsi questionné, il accorde ou il nie l'une de ces questions. Mais maintenant, on peut moins agir de façon déloyale en recourant à ces moyens qu'auparavant, car les répondants demandent quel est le rapport entre cette question et la proposition initiale. Toutefois, un élément pour obtenir une proposition soit fautive soit invraisemblable consiste à ne demander directement aucune thèse, mais à dire que l'on questionne parce que l'on veut s'informer ; car cette recherche procure un terrain d'attaque.

Est un lieu approprié pour montrer que le répondant se trompe, celui des sophistes qui consiste à mener vers ce contre quoi on possède une abondance d'arguments. Et il est possible de le faire correctement et de ne pas le faire correctement, comme nous l'avons dit auparavant.

Pour faire dire des paradoxes, cette fois, il faut examiner de quelle école de pensée vient l'interlocuteur, puis lui demander ce que cette école dit de paradoxal aux yeux de la plupart des gens ; car il existe quelque chose de tel pour chaque école. Un élément pour cela consiste à avoir collecté les thèses de chaque école dans <un recueil de> prémisses. Et la solution qui convient à ces procédés aussi est la mise en lumière du fait que la conclusion invraisemblable

ne se produit pas à cause de l'argument. Or c'est toujours cela que veut justement celui qui rivalise et veut l'emporter.

En outre, il faut discuter à partir des désirs et des opinions déclarées, car on ne veut pas les mêmes choses que ce que l'on prétend vouloir, mais on tient les arguments qui font le meilleur effet, alors que l'on veut ce qui paraît être dans notre intérêt. On dit, par exemple, qu'une mort glorieuse vaut mieux qu'une vie agréable, [173a] et une pauvreté vertueuse qu'une richesse infamante, mais on veut le contraire. Donc, celui qui parle selon ses désirs, il faut le conduire vers les opinions déclarées, et celui qui parle selon celles-ci, il faut le conduire vers ses désirs cachés : que ce soit d'une façon ou de l'autre, il est nécessaire de dire des paradoxes, car on dira des choses contraires soit aux opinions déclarées, soit aux opinions cachées.

Un lieu très fertile pour faire dire des paradoxes, comme l'affirme aussi le Calliclès décrit dans le Gorgias, et tous les anciens aussi croyaient qu'un paradoxe arrive de cette manière, tient au fait d'argumenter selon la nature et selon la loi : car ils croyaient que la nature et la loi sont des contraires, et que la justice selon la loi est belle, mais que selon la nature elle n'est pas belle. À celui qui parle selon la nature, il faut donc s'opposer en argumentant selon la loi, et contre celui qui parle selon la loi, il faut diriger l'argument vers la prise en considération de la nature. Car de l'une et l'autre façon, pensaient-ils, il est possible de dire des paradoxes. Ce qui est conforme à la nature était pour eux le vrai, tandis que ce qui est conforme à la loi constitue l'opinion de la multitude. De sorte qu'il est évident qu'eux aussi essayaient, comme nos contemporains, soit de réfuter le répondant, soit de lui faire dire des paradoxes.

Quelques questions ont cette caractéristique que, d'un côté comme de l'autre, la réponse n'est pas établie, par exemple, faut-il obéir à ceux qui savent ou à son père ? Et faut-il faire ce qui est utile ou ce qui est juste ? Et encore, vaut-il mieux être victime d'une injustice ou faire tort ? Et il faut mener l'argument vers les points de vue contraires qui opposent la multitude et ceux qui savent. Si quelqu'un parle comme ceux qui s'occupent des raisonnements, il faut le mener vers ce que pensent la plupart, tandis que s'il parle comme la multitude, il faut le mener vers ce que pensent ceux qui sont versés dans le raisonnement. Car les uns disent que, nécessairement, l'homme heureux est juste, mais qu'un roi ne soit pas heureux est invraisemblable pour la multitude. Et mener vers ce qui est ainsi invraisemblable relève du même procédé que mener vers l'opposition sous-jacente entre ce qui est selon la nature et ce qui est selon la loi, car la loi constitue l'opinion de la multitude, tandis que ceux qui savent parlent selon la nature, c'est-à-dire selon la vérité.

Chapitre 13

Contraindre au verbiage

Il faut donc rechercher les paradoxes à partir de ces lieux. Venons-en à la contrainte au verbiage – nous avons déjà dit ce que nous appelons « verbiage ». C'est cela que veulent provoquer tous les arguments de ce genre : s'il n'y a aucune différence entre dire le mot ou sa formule, et que « double » est la même chose que « double de la moitié », si donc il est double de la moitié, il sera double de la moitié de la moitié, et si à nouveau on pose « double de la moitié » à la place de « double », on dira trois fois « double de la moitié de la moitié de la moitié ». Et est-ce que le désir a pour objet l'agréable ? Mais c'est une propension à l'agréable ; donc, le désir est une propension à l'agréable à l'agréable.

Tous les arguments de cette sorte reposent sur les relatifs : tous ces termes qui sont dits, non seulement quant aux genres, mais aussi eux-mêmes relativement à quelque chose et qui sont

expliqués relativement à une seule et même chose (par exemple, la propension est propension à quelque chose et le désir est désir de quelque chose ; et le double est double de quelque chose, à savoir double de la moitié) ; et ils reposent aussi sur tous ces termes qui, n'étant absolument pas relatifs à quelqu'une de ces choses dont ils sont des dispositions, des affections ou quelque chose de tel, ont la substance indiquée de surcroît dans leur formule tandis qu'ils sont attribués à ces choses. Par exemple, l'impair est un nombre qui a un milieu ; c'est un nombre impair ; donc, c'est un nombre nombre qui a un milieu. Et si le camus est une concavité du nez, et que l'on a « nez camus », alors on a nez nez concave.

On paraît provoquer le verbiage sans réellement le provoquer parfois, parce qu'on ne demande pas en outre si « double », quand il est dit en soi, signifie quelque chose ou ne signifie rien, et à supposer qu'il signifie quelque chose, si c'est la même chose ou autre chose, mais parce que l'on énonce la conclusion directement. Et parce que le mot est le même, il paraît signifier aussi la même chose.

Chapitre 14

Faire commettre un solécisme

Nous avons dit auparavant quelle sorte de chose est le solécisme. Eh bien, il est possible d'en faire, et de paraître en faire sans en faire, et de ne pas sembler en faire quand on en fait comme le disait Protagoras, si ho mênis (« la colère ») et ho pêlêx (« le casque ») sont du genre masculin ; car celui qui dit oulomenên (« meurtrière ») fait un solécisme selon lui, mais il ne paraît pas en faire pour les autres, tandis que celui qui dit oulomenon (« meurtrier ») paraît faire un solécisme, mais n'en fait pas. Il est donc évident qu'avec habileté on pourrait aussi provoquer cela. C'est pourquoi nombre des arguments qui ne sont pas déductifs paraissent déduire un solécisme, comme dans le cas des réfutations.

Presque tous les solécismes apparents tiennent à « cela » <toðe>, et quand la forme flexionnelle ne montre ni un masculin ni un féminin, mais un neutre. Car « celui-ci » signifie le masculin, « celle-ci » le féminin ; et « ceci » veut dire le neutre, mais souvent il signifie l'un ou l'autre de ces derniers, par exemple

« Qu'est-ce que c'est ? », « C'est Calliopé, c'est du bois, c'est Coriscus ». De fait, toutes les formes flexionnelles du masculin et du féminin diffèrent, tandis que certaines formes flexionnelles du neutre diffèrent et d'autres non. Souvent, après que toûto <« ceci »> a effectivement été accordé, une déduction est faite comme si on avait dit toûton <« celui-ci » à l'accusatif>. Et de même on dit aussi une forme flexionnelle à la place d'une autre. Et le parallogisme se produit parce que « cela » <toðe> est commun à plusieurs formes flexionnelles. En effet, toûto <« ceci »> signifie tantôt houtos <« celui-ci » au nominatif>, tantôt toûton <« celui-ci » à l'accusatif>. Et il faut qu'alternativement il signifie houtos <« celui-ci » au nominatif> après esti <« est »> et toûton <« celui-ci » à l'accusatif> après einai <« être »>, par exemple estiKoriskos (« C'est Coriscus »)³, einaiKoriskon (« <je dis que> c'est Coriscus »). Et il en va de même pour les noms féminins, et pour ce que l'on appelle les accessoires, mais qui ont une dénomination de féminin ou de masculin. Car tous ceux qui [174a] se terminent en omicron-nu ont, ceux-là seuls, une dénomination d'accessoires, par exemple, xulon <« bois »>, schoinion <« corde »>. Mais ceux qui ne se terminent pas ainsi ont une dénomination de masculin ou de féminin, et nous en attribuons quelques-uns aux accessoires, par exemple le mot askos <« outre à vin »> est masculin, klinê <« lit »> est féminin. C'est pourquoi dans les cas de cette sorte aussi [5]esti <« est »> et einai <« être »> vont faire différer <les formes flexionnelles> de la même façon. Et d'une certaine manière, le solécisme est semblable aux

réfutations dont nous avons dit qu'elles tenaient au fait que des choses qui ne sont pas semblables sont dites de la même manière. Car il se produit que l'on fait un solécisme, comme pour celles-là au sujet des choses, pour celles-ci au sujet des mots. De fait, « homme » et « blanc » sont à la fois une chose et un mot.

Il est donc manifeste qu'il faut essayer de déduire le solécisme à partir des formes flexionnelles dont il a été question.

Voilà donc les espèces d'arguments agonistiques et les subdivisions de ces espèces, et leurs modes de fonctionnement sont ceux dont il a été question. Mais la différence n'est pas mince si ce qui concerne l'interrogation est rangé d'une certaine façon pour passer inaperçu, comme dans les échanges dialectiques. À la suite de ce que nous avons dit, il faut donc parler de cela.

Chapitre 15

Astuces pour le questionnement

Un bon moyen pour réfuter est d'user de longueur, car il est difficile de tout embrasser du regard à la fois. Pour allonger l'argument, il faut utiliser les éléments dont il a été préalablement question. Un autre bon moyen est la rapidité, car on anticipe moins lorsqu'on reste en arrière. Il y a en outre, la colère et l'esprit de querelle, car chacun, lorsqu'il est perturbé, a moins de facilité à rester sur ses gardes. Et sont des éléments constitutifs de la colère le fait de rendre manifeste que l'on veut agir de manière injuste et de montrer une totale absence de retenue. En outre, un bon moyen pour réfuter est de poser les questions de façon alternée, soit que l'on dispose de plusieurs arguments pour atteindre la même conclusion, soit que l'on dispose d'arguments pour montrer qu'à la fois c'est ainsi et que ce n'est pas ainsi ; car il s'ensuit qu'il faut rester en garde ou contre plusieurs arguments, ou contre les arguments contraires. D'une manière générale, tout ce que nous avons dit auparavant en vue de la dissimulation est utile aussi pour les arguments agonistiques ; car on dissimule dans le but d'échapper à l'attention, et on échappe à l'attention dans le but de tromper.

Contre ceux qui nient ce qu'ils croient être contre leur argument, il faut interroger à partir de la forme négative comme si l'on voulait obtenir la réponse contraire, ou même en rendant l'interrogation indifférente ; car lorsque ce que le questionneur veut obtenir n'est pas clair, le répondant fait moins de difficultés. Et quand, au sujet des cas particuliers, quelqu'un accorde un cas précis, une fois le raisonnement par induction développé, souvent, il faut ne pas demander l'universel, mais l'utiliser comme s'il avait été accordé ; car parfois les répondants croient eux aussi l'avoir accordé et en donnent l'apparence aux auditeurs, parce qu'ils gardent le souvenir du raisonnement par induction et pensent que ces questions n'auraient pas été posées en vain. Et dans les cas où l'universel est signifié, non pas par un mot, mais par la similitude, il faut utiliser cette situation à son avantage ; car souvent la similitude passe inaperçue. Et pour obtenir la prémisse voulue, il faut la demander en mettant son contraire à côté. Par exemple, s'il faut obtenir qu'en toute chose on doit obéir à son père, il faut demander : « Est-ce qu'on doit obéir à ses parents en toute chose, ou leur désobéir en toute chose ? » Et : « Est-ce qu'il faut accorder que plusieurs fois plusieurs, c'est beaucoup ou c'est peu ? » En effet, si précisément il est nécessaire de choisir l'une des options de cette alternative, il semblera plutôt que c'est beaucoup ; car lorsqu'on présente les contraires l'un près de l'autre, ils semblent plus petits et plus grands, et moins bons et préférables aux hommes.

Ce qui donne souvent une forte impression d'avoir été réfuté, c'est la fourberie la plus sophistiquée des questionneurs qui consiste à ne rien déduire et à ne pas poser la question finale,

mais à l'énoncer de façon conclusive, comme si on l'avait déduite : « Donc ceci et cela n'est pas vrai. »

Est sophistique aussi, quand un paradoxe est posé <par le répondant>, le fait d'exiger qu'il réponde ce qui paraît être vrai, étant donné que ce que l'on croit vrai est d'entrée ce que l'on se propose de déduire, et de poser la question portant sur de telles choses de cette manière : « Est-ce que tu crois que... ? » Car si la question concerne ce à partir de quoi la déduction est construite, il est nécessaire que se produise ou une réfutation, ou un paradoxe : si le répondant donne son accord, une réfutation ; s'il ne le donne pas ni même n'affirme qu'on croit que c'est vrai, une <conclusion> invraisemblable ; et s'il ne donne pas son accord mais qu'il admet qu'on croit que c'est vrai, ce qui a toute l'apparence d'une réfutation.

En outre, de même que dans les arguments rhétoriques, il faut, dans les arguments réfutatifs également, examiner de la même façon ce qui est en opposition soit avec ce qui a été énoncé par le répondant lui-même, soit avec ce qui a été énoncé par ceux dont il accorde qu'ils parlent correctement ou agissent correctement, et encore avec ce qui a été énoncé par ceux qui semblent tels, ou ceux qui leur sont semblables, ou la plupart, ou tous les hommes. Et de même qu'assurément, souvent aussi quand on répond et que l'on est en train d'être réfuté, on rend équivoque le fait de savoir s'il doit s'ensuire que l'on sera réfuté, quand on questionne aussi il faut parfois utiliser cela contre ceux qui protestent : en disant que, si cela s'ensuit ainsi, mais non ainsi, c'est précisément ainsi qu'on se trouve l'avoir obtenu, comme le fait Cléophon dans Mandrobule ; mais il faut aussi prendre ses distances avec l'argumentation et interrompre le reste des attaques, et quand on répond, si on le pressent, prendre les devants, c'est-à-dire en faire l'annonce. Et il faut parfois s'attaquer à d'autres choses que ce qui a été dit, après l'avoir pris hors contexte, si on ne peut pas s'attaquer à la thèse qui est posée. C'est précisément ce qu'a fait Lycophron lorsqu'on lui a proposé de faire l'éloge de la lyre. Et à ceux qui réclament des explications pour savoir à quoi on s'attaque, puisqu'on est d'avis qu'il faut en donner la cause mais qu'une fois dites certaines choses, le répondant est davantage sur ses gardes, il faut dire que c'est ce qui se produit généralement dans les réfutations : la contradiction, à savoir que ce que le répondant a affirmé, il faut le nier, ou que ce qu'il a nié, il faut l'affirmer, mais non que <l'on veut montrer que> c'est la même science qui porte sur les contraires, ou que ce n'est pas la même. Et il ne faut pas demander la conclusion sous forme de prémisse ; et il ne faut pas non plus demander certaines propositions, mais les utiliser comme si elles avaient été accordées.

Chapitre 16

Savoir répondre

Donc, d'où l'on tire les questions et comment il faut questionner dans les discussions agonistiques, nous l'avons dit. Après cela, nous devons parler de la réponse, c'est-à-dire comment il faut résoudre et quoi, et en vue de quel usage ce type d'arguments a une utilité.

Les arguments de ce type sont utiles à la philosophie pour deux raisons ; d'abord, en effet, comme la plupart du temps ils tiennent à l'expression, ils améliorent notre capacité à saisir en combien de sens chaque chose est dite et quelles choses arrivent de la même façon aussi bien au sujet des objets que des mots, quelles choses arrivent d'une façon différente. En second lieu, ils sont utiles pour les recherches que l'on mène par soi-même, car celui qui est facilement trompé par un autre dans une déduction et qui ne le perçoit pas peut fréquemment aussi subir lui-même cela de son propre fait. En troisième et dernier lieu, ils sont utiles en outre vis-à-vis de l'opinion : on semble entraîné en toute chose et inexpérimenté en rien ; car prendre part aux arguments et blâmer des arguments sans être capable de déterminer leur défaut fait naître un

soupçon : on semble faire des difficultés non pas parce que l'on recherche la vérité, mais parce que l'on manque d'expérience.

Comment les répondants doivent faire face aux arguments de cette nature, c'est manifeste, si précisément nous avons correctement dit auparavant d'où sont tirés les paralogismes, et si nous avons distingué de manière satisfaisante les abondantes ressources dont on dispose quand on questionne. Mais ce n'est pas la même chose, quand on demande raison, de voir et de résoudre ce qui ne va pas et, quand on est questionné, d'être capable de faire face rapidement. Car ce que nous savons, souvent nous ne le savons plus quand c'est placé dans un autre contexte. En outre, de même que, dans les autres disciplines, la rapidité ou la lenteur résultent davantage de l'entraînement, de même en va-t-il aussi pour les arguments, de sorte que si la chose est évidente pour nous mais que nous ne nous sommes pas exercés, nous manquerons souvent le moment opportun. Et il arrive parfois ce qui se produit dans les constructions géométriques, car là aussi, quelquefois, bien que nous les ayons analysées, nous sommes incapables de les reconstruire ; ainsi également dans les réfutations, bien que nous sachions en fonction de quoi l'argument se trouve enchaîné, nous restons sans ressource pour résoudre l'argument.

Chapitre 17

Résoudre selon l'opinion qui fait autorité. Quelques astuces

Pour commencer, donc, de même que nous disons qu'il faut parfois préférer faire une déduction en se conformant à l'opinion qui fait autorité plutôt qu'en se conformant à la vérité, de même aussi il faut parfois apporter une solution en se conformant à l'opinion qui fait autorité plutôt que selon la vérité. C'est que, d'une manière générale, il faut lutter contre les éristiques non pas comme s'ils réfutaient, mais comme s'ils paraissaient le faire ; car nous disons qu'assurément ils ne font pas de déductions, de sorte qu'il faut les corriger pour leur ôter ce crédit. De fait, si la réfutation est la contradiction non homonyme tirée de certaines prémisses, il ne sera nul besoin de faire des distinctions pour contrer des énoncés amphiboliques et l'homonymie (puisque l'éristique ne fait pas une déduction), mais il ne faudra ajouter de distinctions que parce que la conclusion paraît être conforme à celle d'une réfutation. Il faut donc se garder non pas d'être réfuté, mais de sembler l'être, car, assurément, poser des questions amphiboliques et qui tiennent à l'homonymie, et toutes les autres tromperies de ce genre enlèvent sa visibilité même à la véritable réfutation, en ce sens qu'elles rendent confus qui est réfuté et qui ne l'est pas. De fait, puisqu'il est permis à la fin, lorsque la conclusion est tirée, de dire que ce n'est pas ce que l'on a affirmé que le questionneur a nié, mais qu'il l'a nié de manière homonyme, même s'il a fait porter la conclusion autant qu'il était possible sur le même objet, il n'est pas clair que l'on ait été réfuté, car il n'est pas clair que l'on dise vrai maintenant. En revanche, si le questionneur avait interrogé sur ce qui est homonyme ou sur ce qui est amphibolique en faisant des distinctions, la réfutation n'aurait pas prêté au doute, et ce que recherchent les éristiques (mais moins maintenant qu'autrefois), que celui qui est questionné réponde par oui ou par non, aurait été réalisé. Mais, en réalité, puisque ceux qui mènent l'investigation ne questionnent pas correctement, il est nécessaire que le questionné corrige le vice de la prémisse en ajoutant des précisions à sa réponse ; car ce n'est qu'à condition que suffisamment de distinctions aient été faites que le répondant est dans la nécessité de dire soit « oui », soit « non ».

Mais si l'on suppose que l'argument qui est lié à une homonymie est vraiment une réfutation¹, d'une certaine manière il ne sera pas possible que le répondant échappe à la réfutation ; de fait, au sujet de ce qui est visible, il est nécessaire de nier le nom que l'on a affirmé, et d'affirmer celui que l'on a nié.

C'est que la façon dont certains apportent une correction n'a aucune utilité, car ils disent que Coriscus n'est pas cultivé et inculte, mais que ce Coriscus est cultivé et ce Coriscus inculte. En effet, l'argument de « Coriscus est inculte ou cultivé » sera le même que pour « ce Coriscus est inculte ou cultivé » en ce que précisément il affirme et nie en même temps. Mais sans doute que le sens n'est pas le même (car le nom n'a pas le même sens, là non plus), de sorte qu'il diffère en quelque chose. Mais si cette différence tient au fait que dans un cas on accorde de dire simplement Coriscus, tandis que dans l'autre on ajoute « un certain » ou « celui-là », c'est absurde. En effet, on ne l'ajoute nullement à l'un plutôt qu'à l'autre, car cela ne fait aucune différence, quel que soit celui des deux auquel on l'ajoute.

Néanmoins, puisqu'on ne sait pas clairement si celui qui n'a pas discerné les différents sens de l'amphibolie a été réfuté ou non, et puisque faire des distinctions est admis dans les arguments, il est manifeste qu'accorder la question en ne discernant pas ses différents sens mais tout uniment est une erreur, de sorte que, même si ce n'est pas le répondant lui-même, du moins son argument a-t-il l'air d'avoir été réfuté. Or il arrive souvent que, tout en voyant l'amphibolie, on hésite à faire des distinctions tant sont fréquents ceux qui vous proposent ce genre de prémisses, car l'on craint de sembler faire des difficultés à tout propos. Et ensuite, parce que l'on n'a pas cru que l'argument tenait à ce manque de distinctions, souvent on est allé au-devant d'un paradoxe. De sorte que, puisqu'il a été admis de faire des distinctions, il ne faut pas hésiter à en faire, comme nous l'avons dit précédemment.

Si un questionneur ne faisait pas de deux questions une seule, il n'y aurait pas non plus de paralogisme tenant à l'homonymie ou à l'amphibolie, mais soit ce serait une réfutation, soit ce n'en serait pas une. Car où est la différence, entre demander [176a] si Callias et Thémistocle sont cultivés, ou poser la même question s'il n'y avait qu'un seul nom pour les deux alors qu'ils sont différents ? Car si un nom désigne plus qu'une seule chose, on a posé plus d'une question. Par conséquent, s'il n'est pas correct d'exiger l'obtention tout uniment d'une seule réponse à deux questions, il est manifeste que pour aucun des homonymes il ne convient de répondre tout uniment comme certains l'exigent, pas même si la réponse simple est vraie de tous les sens de l'homonyme. Car cela ne diffère en rien du cas où l'on demanderait : « Est-ce que Coriscus et Callias sont chez eux ou non ? », qu'ils soient tous deux présents ou tous deux absents. De fait, dans les deux cas, les prémisses sont plurielles. En effet, ce n'est pas parce qu'il est vrai de dire qu'ils sont tous deux présents que la prémisse est unique ; car il est bien possible, même si l'on nous pose une multitude d'autres questions, qu'il soit vrai de dire tout uniment soit « oui », soit « non » à l'ensemble, et pourtant, il ne faut pas faire une réponse unique, car l'échange argumentatif est sapé. Et c'est la même situation que si le même nom, précisément, avait été appliqué à différentes choses. Donc, s'il ne faut pas accorder une seule réponse à deux questions, il est manifeste qu'il ne faut pas non plus dire « oui » ou « non » dans le cas des homonymes ; car celui qui fait cela ne se trouve nullement avoir « répondu avec discernement », mais seulement avoir dit « oui » ou « non ». C'est pourtant ce que l'on demande, d'une certaine manière, chez ceux qui pratiquent la dialectique, parce que ce qui résulte d'une telle pratique passe inaperçu.

Comme nous l'avons donc dit, puisque précisément certaines réfutations qui n'en sont même pas semblent en être, de la même façon certaines solutions qui n'en sont pas sembleront en être aussi. Ce sont celles, disons-nous, qu'il faut parfois apporter de préférence aux vraies dans les échanges agonistiques pour faire face à l'ambiguïté. Et au sujet de ce que l'on croit, il faut répondre en disant « Soit ! », car c'est ainsi, précisément, qu'il y a le moins de chances que se produise une réfutation accessoire³. Et si l'on est obligé de dire quelque chose de paradoxal,

dans ce cas-là surtout il faut ajouter « à ce qu'il semble », car ainsi, il ne pourra sembler se produire ni réfutation ni paradoxe. Et puisque la façon dont on demande la proposition initiale est claire, et que tous croient qu'il faut détruire toute proposition qui en est très proche – c'est-à-dire qu'il ne faut pas accorder certaines propositions, parce qu'elles reviendraient à demander la proposition initiale –, il faut dire la même chose lorsque quelqu'un demande une proposition de telle nature que, nécessairement, elle découle de la thèse, et qu'elle est soit fausse soit invraisemblable ; car ce qui en découle nécessairement semble appartenir à la thèse elle-même. En outre, chaque fois que l'universel a été pris au moyen non pas d'un mot mais d'une comparaison, il faut dire que le questionneur ne le prend pas dans le sens où il a été accordé, ni dans celui où il l'a proposé ; car c'est aussi en fonction de cela que se produit souvent une réfutation.

Si l'on en est empêché, il faut passer à l'accusation selon laquelle cela n'a pas été correctement démontré, en faisant front suivant la définition que nous avons énoncée.

Donc, dans le cas où les mots sont dits au sens propre, il est nécessaire de répondre soit simplement, soit en faisant des distinctions. Quant à ce que nous posons tout en en conjecturant le sens, par exemple tout ce qui n'est pas demandé clairement, mais de manière elliptique, c'est par ce biais que se produit la réfutation. Par exemple, « Est-ce que ce qui appartient aux Athéniens est la propriété des Athéniens ? – Oui. – Et il en va de même aussi pour le reste. Mais l'homme appartient bien au genre des animaux ? – Oui. – Donc, l'homme est la propriété des animaux ». En effet, nous disons que l'homme appartient au genre des animaux, parce qu'il est un animal, et que Lysandre appartient au peuple lacédémonien, parce qu'il est lacédémonien. Il est donc clair que, dans les cas où la prémisse proposée est confuse, il ne faut pas la concéder de manière pure et simple.

Chaque fois que l'on croit que, étant donné deux choses, si l'une est, il est nécessaire que l'autre soit, mais que si l'autre est, il n'est pas nécessaire que la première soit, si l'on nous demande laquelle des deux est, il faut accorder la plus petite (car il est plus difficile de faire une déduction à partir d'un plus grand nombre de prémisses). Et si le questionneur entreprend d'argumenter qu'une chose a un contraire mais l'autre pas, si l'argument est vrai, il faut dire que l'autre a bien un contraire, mais que le nom de l'un des deux contraires n'est pas établi.

Puisque la plupart affirmeraient que celui qui ne concède pas certaines de leurs assertions se trompe, tandis qu'ils ne le feraient pas s'il refuse d'autres de leurs assertions, par exemple tout ce qui concerne ce sur quoi l'opinion reste hésitante (ainsi, pour la plupart des gens, la question de savoir si l'âme des êtres vivants animés est corruptible ou immortelle n'est pas tranchée) – donc, dans tous les cas où le répondant ne sait pas clairement de quelle manière on se prononce habituellement sur ce qui est proposé : si c'est comme le font les maximes (car on appelle maximes les opinions vraies et les assertions générales) ou comme « la diagonale est incommensurable », concernant en outre ce dont la vérité reste un objet d'hésitation pour l'opinion, il peut tout à fait échapper que l'on emploie les mots de manière métaphorique sur ces sujets. En effet, parce qu'on ne sait pas clairement de quel côté se trouve le vrai, le répondant ne semblera pas faire le sophiste, et parce que l'opinion reste hésitante, il ne semblera pas énoncer quelque chose de faux. Car la métaphore empêchera l'argument d'être réfuté.

En outre, en ce qui concerne toutes les questions que l'on pressent, il faut prendre les devants et en faire l'annonce ; car ainsi, on pourra tout à fait entraver celui qui mène l'investigation.

Chapitre 18

Solution des fausses déductions

Puisque la solution correcte consiste à mettre en lumière la fausse déduction en montrant en fonction de quelle question se produit le faux, et puisque la « fausse déduction » se dit en deux sens (car on parle de « fausse déduction » soit si une proposition fausse a fait l'objet d'une déduction, soit si ce n'est pas une déduction, bien que cela semble en être une), il y aura la solution dont il a été question à l'instant¹, et la rectification de la déduction apparente qui montre en fonction de laquelle des propositions demandées la déduction est apparente. D'où il s'ensuit que l'on résoud ceux des arguments qui ont été construits de manière déductive en les détruisant, et ceux qui paraissent avoir été construits de manière déductive en faisant des distinctions. Et de nouveau, puisque, parmi les arguments qui ont été construits de manière déductive, les uns ont une conclusion vraie, les autres une conclusion fausse, il est possible de résoudre de deux façons ceux qui sont faux en raison de leur conclusion : en détruisant l'une des propositions demandées, ou en montrant que telle n'est pas la conclusion ; [177a] en revanche, il n'est possible de résoudre ceux qui sont faux en raison de leurs prémisses qu'en détruisant une question, car la conclusion est vraie. De sorte que ceux qui veulent résoudre un argument doivent d'abord examiner s'il a été construit de manière déductive ou s'il n'est pas déductif, ensuite, si la conclusion est vraie ou fausse, afin que nous le résolvions soit en faisant une distinction, soit en le détruisant, et en le détruisant de l'une ou de l'autre manière que nous avons dites auparavant. Mais la différence est très importante si c'est en étant questionné ou non que l'on résout l'argument, car <lorsqu'on est questionné,> il est difficile de voir vers quoi on se dirige, alors qu'il est plus facile de le voir en prenant son temps.

Chapitre 19

Solution des réfutations tenant à l'homonymie et à l'amphibolie

Parmi les réfutations qui tiennent à l'homonymie et à l'amphibolie, les unes ont une de leurs questions qui signifie plusieurs choses, les autres ont leur conclusion qui est dite en plusieurs sens. Par exemple, dans sigônta legein (« <il est possible de> parler quand on est silencieux » / « parler tout en restant silencieux »), la conclusion est ambiguë, et dans mêsunepistasthaitonepistamenon (« <il est possible que> celui qui sait ne sache pas parfaitement »), une des prémisses est amphibolique. Et ce qui est ambigu tantôt est vrai, tantôt ne l'est pas : ce qui est ambigu signifie d'une part ce qui est, d'autre part ce qui n'est pas.

Pour tous les arguments qui présentent une plurivocité dans leur proposition finale, la réfutation ne se produit pas si l'on n'obtient pas en outre la contradiction, comme dans ton tuphlon horân (« <il est possible de> voir l'aveugle » / « <il est possible que> l'aveugle voie ») ; car sans contradiction, nous avons dit qu'il n'y avait pas de réfutation. Et pour tous les arguments qui présentent une plurivocité dans les questions, il n'est pas nécessaire de nier par avance ce qui est ambigu, car l'argument n'est pas développé en vue de cela, mais au moyen de cela. Au départ, donc, en ce qui concerne ce qui est équivoque – mot ou énoncé –, il faut répondre ainsi qu'il est possible que oui en un certain sens, mais qu'il est possible que non en un autre sens, comme en ce qui concerne précisément sigônta legein (« parler quand on est silencieux » / « parler tout en restant silencieux »), il faut répondre qu'il est possible que oui en un certain sens, mais qu'il est possible que non en un autre sens, et en ce qui concerne ta deonta prakteon (« il faut faire ce qu'il faut » / « il faut faire ce qui doit arriver »), il faut répondre qu'il y a des choses qu'il faut faire, mais qu'il y en a qu'il ne faut pas faire ; car ta deonta est dit en plusieurs sens (« ce qu'il

faut faire » / « ce qui doit être »). Et si l'ambiguïté passe inaperçue, il faut la corriger à la fin en ajoutant une précision à la question : ar'estisigônta legein ? (« Donc, il est possible de parler en étant silencieux ? ») – « Non, mais il est possible que celui qui maintenant est silencieux parle ». Et dans les arguments qui contiennent une plurivocité dans leurs prémisses, il faut procéder de la même manière : « Donc, on ne sait pas parfaitement ce que l'on sait ? » – « Si, mais pas ceux qui savent de cette manière¹. » Car ce n'est pas la même chose de dire qu'il n'est pas possible que ceux qui savent sachent parfaitement et qu'il n'est pas possible que ceux qui savent de cette manière sachent parfaitement. Et d'une manière générale, il faut lutter, même si le questionneur a fait une déduction sans dévier, en disant que ce n'est pas la chose que l'on a affirmée qu'il a niée, mais le mot, de sorte qu'il n'y a pas réfutation.

Chapitre 20

Solution des réfutations tenant à la composition et à la division

La façon dont il faut résoudre les réfutations qui tiennent à la division et à la composition est manifeste elle aussi, car si l'énoncé signifie autre chose selon qu'il est divisé ou composé, il faut dire le contraire au moment où il est conclu. Tous les énoncés tels que ceux qui suivent tiennent à la composition ou à la division : « Est-ce qu'il était frappé par ce par quoi tu l'as vu être frappé ? Et c'est également avec ce par quoi il était frappé que tu l'as vu l. » Cet argument a sans doute quelque chose aussi des questions [177b] amphiboliques, mais il tient à une composition, car le sens qui tient à la division n'est pas double. En effet, ce n'est pas le même énoncé, une fois qu'il est divisé, sauf si l'on admet aussi que oros (« montagne ») qui se prononce également horos (« limite, définition ») avec cette accentuation, signifie autre chose <que « montagne »> ; toutefois s'il s'agit bien du même mot dans ce qui est mis par écrit, chaque fois qu'il se trouve écrit avec les mêmes lettres et de la même façon – mais dans ce cas précisément, on met désormais des signes à côté –, ce qui est prononcé n'est pas identique. De sorte que le sens qui tient à la division n'est pas double. Et il est manifeste aussi que ce ne sont pas toutes les réfutations qui tiennent au double sens, comme le prétendent certains.

Il faut donc que le répondant procède à une division ; car voir quelqu'un être-frappé-de-mes-propres-yeux n'est pas la même chose que dire « j'ai vu quelqu'un être frappé, de mes propres yeux ». Il y a aussi l'argument d'Euthydème : « Donc toi qui es en Sicile, tu sais qu'il y a maintenant des trières au Pirée². » Et encore : « Est-il possible que, tout en étant bon, un cordonnier soit mauvais ? Mais quelqu'un pourrait être bon <= un homme de bien> tout en étant un mauvais cordonnier ; de sorte qu'il sera un bon mauvais cordonnier. » Et « est-ce que les connaissances de ce dont la science est bonne sont bonnes ? Mais la connaissance du mal est bonne. Donc le mal est une bonne connaissance. Pourtant, assurément le mal est mauvais et il est connaissance, de sorte que le mal est une mauvaise connaissance. Et pourtant il existe une bonne science des maux ». « Est-il vrai de dire maintenant que toi tu es né ? Donc tu es né maintenant. » Ou plutôt, cela signifie autre chose quand c'est divisé ; car il est vrai de dire maintenant que toi tu es né, mais pas que « tu es né maintenant ».

« Pourrais-tu faire comme tu en es capable ce dont tu es capable ? Mais quand tu ne joues pas de la cithare, tu as la capacité d'en jouer ? Donc tu pourrais jouer de la cithare sans en jouer. » Bien plutôt, ce n'est pas de cela qu'on a la capacité : de jouer de la cithare sans en jouer³, mais quand on ne le fait pas, de le faire.

Certains résolvent cet argument d'une autre façon aussi. En effet, si on a accordé « comme on est capable de le faire », ils disent qu'il ne s'ensuit pas que l'on joue de la cithare sans en jouer ;

car ce n'est pas de toutes les façons dont on est capable de le faire qu'il a été accordé qu'on le fera : « comme on en est capable » n'est pas la même chose que « de toutes les façons dont on en est capable ». Mais il est manifeste qu'ils ne résolvent pas bien cet argument, car les arguments qui tiennent au même facteur ont la même solution ; or celle-ci ne sera pas adaptée à tous, même quand ils ne demandent pas « de toutes les façons », mais elle est dirigée contre le questionneur et non contre l'argument.

Chapitre 21

Solution des réfutations tenant à l'accentuation

Il n'y a pas d'arguments qui tiennent à l'accentuation, ni parmi ceux qui ont été écrits, ni parmi ceux qui sont oraux, exception faite de certains cas, peu nombreux, qui pourraient se produire, par exemple cet argument : « Est-ce qu'assurément, là où tu prends tes quartiers (to hoû katalueis), c'est une maison ? – Oui. – “Tu ne prends pas tes quartiers” (to ou katalueis) est bien la négation de “tu prends tes quartiers” ? – Oui. – Mais tu as dit que là où tu prends tes quartiers, c'est une maison, donc la maison est une négation¹. » La façon dont il faut résoudre cela est évidente, car le mot ne signifie pas la même chose quand il est prononcé aigu et quand il est prononcé avec un accent grave.

Chapitre 22

Solution des réfutations tenant à la forme de l'expression

La façon dont il faut faire face aux arguments qui tiennent au fait que ce qui n'est pas la même chose est dit de la même façon est évidente, elle aussi, puisque nous possédons les genres des prédications². Par exemple dans l'argument que voici : « Est-il possible de faire et d'avoir fait la même chose en même temps ? – Non. – Et pourtant, il est possible assurément de voir quelque chose en même temps que l'on a vu la même chose et sous le même aspect. » « Est-il possible qu'un des “pâtir” soit un “agir” ? – Non. – Alors temnetai (“il est coupé”), kaietai (“il est brûlé”), aisthanetai (“il est affecté par un objet sensible”) sont dits de la même façon³ et signifient tous un “pâtir” ? Et de leur côté, legein (“dire”), trechein (“courir”), horân (“voir”) sont dits de la même façon les uns que les autres⁴ ; et pourtant, voir est assurément une façon d'être affecté par un objet sensible, de sorte que c'est en même temps un “pâtir” et un “agir”. » Eh bien, dans le premier cas, si, après avoir accordé qu'il n'est pas possible de faire et d'avoir fait en même temps la même chose, quelqu'un disait qu'il est possible de voir et d'avoir vu, il ne serait pas encore réfuté, pourvu qu'il dise que voir n'est pas un « agir » mais un « pâtir ». En effet, il faut ajouter cette question. Mais l'auditeur suppose que le répondant l'a accordée lorsqu'il a accordé que « couper » est un « agir », et « avoir coupé », un « avoir agi », et ainsi de suite pour tout ce qui est dit de la même façon. Car le reste, l'auditeur l'ajoute de lui-même dans la mesure où c'est dit de la même façon. Pourtant, ce n'est pas dit de la même façon, mais cela le paraît à cause de l'expression. Et il se produit la même chose précisément que dans les homonymies, car dans le cas des homonymes, celui qui est ignorant en matière d'arguments croit avoir nié l'objet de son affirmation préalable⁵, et non pas simplement le mot. Mais il faut encore que le questionneur ajoute une question pour savoir s'il dit le terme homonyme en ayant en vue une seule chose ; car c'est à condition que le répondant l'accorde ainsi, qu'il y aura réfutation.

Les arguments que voici sont également semblables à ceux qui précèdent ; en effet, l'un (alors qu'il était questionné) a accordé qu'un terme qui signifie « ce que c'est » n'appartient pas au sujet, mais l'autre a montré qu'un terme signifiant une relation [8] ou une quantité, mais qui

semble signifier « ce que c'est » à cause de l'expression, lui appartient. « Si quelqu'un n'a plus ce qu'il avait, il l'a perdu ; car celui qui a perdu uniquement un seul osselet n'aura plus dix osselets. » Bien plutôt, il a perdu ce qu'il n'a plus et qu'il avait auparavant, mais il n'est pas nécessaire qu'il ait perdu la même quantité ou le même nombre de choses qu'il n'a plus ; de fait, alors que la question a porté sur ce qu'il a, le raisonnement se conclut sur combien il a. Car dix est une quantité. Donc, si le questionneur avait demandé au début : « Si quelqu'un n'a plus tout ce qu'il avait auparavant, est-ce bien la même quantité qu'il a perdue ? », personne n'aurait donné son accord, mais on aurait accordé que c'est soit la même quantité, soit une partie de ce qu'il avait. Il y a aussi l'argument selon lequel on pourrait donner ce que l'on n'a pas ; car on n'a pas un seul osselet uniquement. Bien plutôt, on a donné, non pas ce que l'on n'avait pas, mais de la manière dont on ne l'avait pas : ce n'était pas notre seul osselet ; car « uniquement » ne signifie pas « ceci », ni « de telle qualité », ni « en telle quantité », mais [178b] comment c'est relativement à quelque chose, à savoir que ce n'est pas avec un autre. De fait, c'est comme si le questionneur demandait : « Est-ce que quelqu'un pourrait donner ce qu'il n'a pas ? » ; et qu'alors que l'on a répondu non, il demandait si quelqu'un pourrait donner rapidement quelque chose qu'il n'a pas rapidement, et qu'après que l'on a répondu oui, il déduisait que quelqu'un pourrait donner ce qu'il n'a pas. Il est manifeste aussi qu'il ne l'a pas déduit, car « donner rapidement » n'équivaut pas à « donner "ceci" », mais à « donner de telle manière » ; et quelqu'un peut donner quelque chose de la manière dont il ne l'a pas, par exemple il peut donner avec peine ce qu'il a avec plaisir.

Tous les arguments de ce type aussi sont semblables : « Pourrait-on frapper d'une main que l'on n'a pas ? », ou : « Pourrait-on voir d'un œil que l'on n'a pas ? » Car on n'en a pas qu'un seul⁷. Eh bien, certains résolvent ces arguments en allant jusqu'à dire que n'a qu'un seul œil aussi (ou toute autre chose quelle qu'elle soit) celui qui en a plusieurs. D'autres disent aussi que ce que l'on a, on l'a reçu. Car celui-ci avait donné uniquement un seul vote ; et celui-là, assurément, a uniquement, disent-ils, un seul vote venant de celui-ci. D'autres détruisent aussitôt la question et disent qu'il est possible d'avoir ce que l'on n'a pas reçu, par exemple il est possible qu'après avoir reçu un vin doux on ait un vin aigre parce qu'il s'est corrompu durant sa réception. Mais – et c'est précisément ce qui a été dit aussi auparavant – tous ceux-là ne résolvent pas le paradoxe en s'en prenant à l'argument, mais à l'homme⁸. Car si c'était là la solution, il ne serait pas possible, lorsqu'on accorde l'opposé, de résoudre l'argument comme dans les autres cas. Par exemple, si la solution est qu'il est possible, d'un côté, d'avoir ce que l'on a reçu et, de l'autre, d'avoir ce que l'on n'a pas reçu, si le répondant a accordé que c'est dit tout uniment⁹, l'argument est conclu. Mais s'il n'est pas conclu, cela ne peut pas être la solution. Or, dans les cas mentionnés ci-dessus, même si toutes les prémisses sont accordées, nous affirmons qu'il ne se produit pas non plus de déduction.

En voici encore qui font également partie de ces arguments : « Ce qui est écrit, quelqu'un l'a-t-il écrit ? Eh bien, il est écrit, maintenant, que toi tu es assis, ce qui est un énoncé faux ; mais il était vrai au moment où on l'écrivait. Donc c'est un énoncé à la fois faux et vrai qui était écrit. » <Mais non,> car « être un énoncé – ou une opinion – faux ou vrai » ne signifie pas une chose individuelle concrète, mais une qualité – car le même argument vaut aussi au sujet de l'opinion. Et « Ce qu'apprend celui qui apprend, est-ce ce qu'il apprend ? Mais on apprend la lenteur rapidement ». Eh bien, il n'a pas dit ce qu'on apprend, mais comment on apprend. Et « Ce que quelqu'un parcourt en marchant, est-ce qu'il le foule ? Mais il marche tout le jour ». Ou plutôt, il a dit non pas ce qu'il parcourt en marchant, mais quand il marche ; et chaque fois que l'on a dit : « Boire une coupe », on n'a pas dit non plus ce que l'on boit, mais ce à partir de quoi on boit. Et « Ce que quelqu'un sait, le sait-il soit parce qu'il l'a appris, soit parce qu'il l'a découvert ? Mais ces deux choses dont il a découvert l'une et appris l'autre, il ne les sait ni en

les ayant toutes deux découvertes, ni en les ayant toutes deux apprises ». Ou plutôt, c'est toute chose que quelqu'un apprend, et pas toutes les choses que quelqu'un apprend. Il y a aussi l'argument selon lequel il y a un troisième homme à côté de l'homme en soi et des individus. Car « homme », et tout prédicat commun, signifie non pas une certaine chose individuelle concrète, mais une certaine qualité, ou une quantité, ou une relation, ou une des choses de ce type. Il en va de même également au sujet de « Coriscus » et « Coriscus cultivé » : « Est-ce la même chose ou est-ce autre chose ? » En effet, le premier signifie une certaine chose concrète, tandis que le second signifie une qualité, de sorte qu'il n'est pas possible de le poser à part. Mais ce n'est pas le fait de poser « homme » à part qui produit le troisième homme, mais d'accorder que ce qu'il est précisément est une certaine chose concrète. Car ce que précisément est Callias, c'est-à-dire ce que précisément est un homme, il ne sera pas possible que ce soit une certaine chose concrète. Et cela ne fera aucune différence non plus, si l'on dit que ce qui est posé à part n'est pas ce qui précisément est une certaine chose concrète, mais ce qui précisément est une qualité. Car ce qui est à côté du multiple sera quelque chose d'un, par exemple « l'homme ». Il est donc manifeste qu'il ne faut pas accorder que ce qui est attribué en commun à tous est une certaine chose concrète, mais qu'il signifie ou une qualité, ou une relation, ou une quantité, ou une des choses de ce type.

Chapitre 23

Principe de résolution des réfutations tenant à l'expression

Pour résumer, dans les arguments qui tiennent à l'expression, la solution procédera toujours de l'opposé de ce à quoi tient l'argument. Par exemple, si l'argument tient à une composition, la solution consistera à le diviser, tandis que s'il tient à une division, la solution consistera à le composer. Ou encore, si l'argument tient à une accentuation aiguë, l'accentuation grave sera la solution, et s'il tient à une accentuation grave, ce sera l'accentuation aiguë. Et s'il tient à l'homonymie, on peut le résoudre en disant le mot opposé ; par exemple, s'il arrive de dire en conclusion que c'est animé, alors que l'on a nié qu'il fût possible de montrer que c'est animé : eh bien, si l'on a affirmé que c'est inanimé et qu'il a été déduit que c'est animé, il est possible de dire en quel sens c'est inanimé. Et il en va de même au sujet de l'amphibolie. Et si l'argument tient à la ressemblance de l'expression, l'opposé sera la solution : « Est-ce qu'on pourrait donner ce qu'on n'a pas ? » Bien plutôt, ce n'est pas ce qu'on n'a pas, mais de la manière dont on ne l'a pas, par exemple un seul osselet uniquement.

« Est-ce que ce que l'on sait, on le sait parce qu'on l'a appris ou parce qu'on l'a découvert ? » Mais ce n'est pas l'ensemble des choses que l'on sait. Et si l'on foule ce que l'on parcourt en marchant, eh bien, ce n'est pas quand. Et il en va de même également au sujet des autres arguments tenant à l'expression.

Chapitre 24

Solution des réfutations tenant à l'accident

Contre les arguments qui tiennent à l'accident, c'est la même et unique solution qui vaut pour tous. En effet, la question de savoir quand il faut dire, au sujet de l'objet, un attribut qui appartient à son accident reste indéterminée, en ce sens que, dans certains cas, cela semble être le cas et on l'affirme, mais dans d'autres cas on affirme que ce n'est pas nécessaire ; dans ces conditions, il faut donc dire, après que la conclusion a été tirée, et de la même manière pour tous, que cela n'est pas nécessaire, et il faut pouvoir avancer un exemple. Tous les arguments

de ce type tiennent à l'accident : « Est-ce que tu sais ce que je vais te demander ? », « Est-ce que tu connais celui qui s'approche ? », ou « celui qui est voilé ? », « Est-ce que la statue est ton œuvre ? », ou « Est-ce que le chien est ton père ? », « Est-ce que ce qui est peu de fois peu est peu ? ». Car il est manifeste que, dans tous ces arguments, il n'est pas nécessaire que ce qui est vrai de l'accident le soit également de l'objet dont on parle. En effet, il semble que les mêmes attributs n'appartiennent tous qu'à ces choses qui sont indifférenciées par l'essence, c'est-à-dire qui sont une. Mais pour le bien, ce n'est pas la même chose [179b] d'être le bien et d'être sur le point de faire l'objet d'une question, ni, pour celui qui s'approche ou qui est voilé, ce n'est la même chose d'être celui qui s'approche et d'être Coriscus. De sorte qu'il n'est pas vrai que, si je connais Coriscus, mais ne connais pas celui qui s'approche, je connaisse et ne connaisse pas le même homme ; ni non plus que, si ceci est à moi et que ceci est une œuvre, ce soit monœuvre : mais c'est ma propriété, ou mon objet, etc. Et il en va de même également dans les autres cas.

Certains résolvent l'argument en détruisant la question. Car ils affirment qu'il est possible de connaître et d'ignorer la même chose, mais pas sous le même aspect ; donc, si l'on ne connaît pas celui qui s'approche mais que l'on connaît Coriscus, ils affirment que l'on connaît et que l'on ne connaît pas la même chose, mais pas sous le même aspect. Cependant, en premier lieu, comme nous l'avons déjà dit, il faut que la correction des arguments qui tiennent à la même source d'erreur soit identique ; or cette correction n'en sera pas une, si on prend le même principe non plus pour connaître, mais pour être, ou être dans une certaine disposition, par exemple : « Si celui-ci est père et qu'il est tien. » Car si cela est vrai dans certains cas, c'est-à-dire s'il est possible de connaître et d'ignorer la même chose, là pourtant, ce qui est formulé n'a rien en commun. – Et rien n'empêche que le même argument ait plusieurs vices, mais la mise en lumière de chaque vice n'est pas la solution ; car on peut montrer que quelque chose de faux a été déduit, mais ne pas montrer à quoi cela tient, par exemple l'argument de Zénon selon lequel le mouvement n'est pas possible. De sorte que, au cas où l'on s'attacherait à conclure que c'est impossible en faisant une démonstration par l'absurde, on se trompe, même si l'on se trouve l'avoir déduit dix mille fois, car ce n'est pas la solution. En effet, la solution est, comme je l'ai dit, la mise en lumière de ce à quoi tient la fausseté d'une fausse déduction. Si donc on n'a pas fait de déduction, <peu importe> que l'on s'attache à conclure le vrai ou le faux, c'est le fait de montrer la première chose qui est la solution. – Et sans doute que rien n'empêche que cette solution s'adapte dans certains cas, sauf que dans ces cas-ci, on ne le croirait même pas ; car on sait à la fois que Coriscus est Coriscus, et que ce qui s'approche est ce qui s'approche. En revanche, on croit qu'il est possible de savoir et de ne pas savoir la même chose, par exemple de savoir qu'il est blanc et de ne pas savoir qu'il est cultivé. Dans ce cas, en effet, on sait et ne sait pas la même chose, mais pas sous le même aspect. Mais on sait de ce qui s'approche et de Coriscus, et que c'est ce qui s'approche, et que c'est Coriscus.

Ceux aussi qui résolvent l'argument selon lequel tout nombre est petit se trompent de la même manière que ceux dont nous avons parlé. Car si l'argument n'est pas conclu, mais qu'ils négligent ce fait et affirment qu'une proposition vraie a été conclue (car tout nombre est à la fois grand et petit), ils se trompent.

Quelques-uns résolvent aussi ces déductions en faisant appel au double sens, par exemple la déduction selon laquelle c'est ton père ou ton fils ou ton esclave. Pourtant, il apparaît clairement que si la réfutation semble tenir à la plurivocité, il faut que le mot ou l'énoncé, au sens propre, s'appliquent à plusieurs choses. Or personne ne dit au sens propre que « un tel est l'enfant d'un tel », si ce dernier est le maître de l'enfant, mais la composition tient à l'accident : « Est-ce que c'est le tien ? – Oui. – Mais c'est un enfant ; donc c'est ton enfant » : parce qu'il se trouve qu'il est tien et enfant. Mais ce n'est pas ton enfant.

Et il y a l'argument tòn kakôn ti agathon (des maux, quelque chose est un bien) : « car la prudence est la science des maux ». Or « être ceci de ces choses » n'est pas dit en plusieurs sens, mais signifie une propriété. Si en effet c'est dit en plusieurs sens (car nous affirmons que l'homme est <c'est-à-dire fait partie> des animaux, mais non qu'il en est une propriété, et si une chose est dite relativement aux maux comme « de quelque chose », à cause de cela elle est « des maux », mais non « celui-ci des maux »), cela paraît tenir au fait d'être dit sous un certain aspect ou au sens absolu. Pourtant, il est possible sans doute que agathoneinai ti tòn kakôn (un des maux est un bien) soit dit en deux sens, mais pas dans le cas de cet argument ; mais plutôt si l'on disait que ti doulon eiê agathon mochthêrou (un esclave est bon d'un mauvais). Mais sans doute pas même ainsi ; car ce n'est pas si c'est bon et de celui-ci, que c'est en même temps bon de celui-ci. Et le fait d'affirmer que l'homme est <c'est-à-dire fait partie> des animaux n'a pas plusieurs sens non plus ; car si nous signifions parfois quelque chose de manière elliptique, cela n'est pas dit en plusieurs sens pour autant. En effet, même en disant la moitié du vers, par exemple « Chante, déesse, la colère⁴ », nous signifions « Donne-moi l'Iliade ».

Chapitre 25

Solution des réfutations tenant au caractère absolu ou non absolu de l'assertion

Les arguments qui expriment quelque chose au sens fort ou sous un certain aspect, c'est-à-dire en un certain lieu, d'une certaine manière ou dans une certaine relation, et non pas absolument, doivent être résolus en comparant la conclusion avec sa contradictoire pour voir s'il est possible qu'elle ait été affectée par l'une de ces considérations. En effet, il est impossible que les contraires, les opposés, et une assertion et sa négation, appartiennent de façon absolue à la même chose, mais rien n'empêche que l'un et l'autre lui appartiennent sous un certain aspect, à savoir dans une certaine relation à quelque chose ou d'une certaine manière, ou l'un sous un certain aspect et l'autre absolument. De sorte que, si d'une part c'est dit tel absolument, et que d'autre part c'est dit tel sous un certain aspect, il n'y a pas encore de réfutation ; c'est ce qu'il faut examiner dans la conclusion en la comparant avec sa contradictoire.

Tous les arguments de cette sorte présentent cette caractéristique : « Est-ce qu'il est possible que le non-étant soit ? Et pourtant, c'est bien quelque chose qui n'est pas. » Et de la même manière, même l'étant ne sera pas, car il ne sera pas l'un des étants. « Est-il possible que le même homme respecte et viole son serment en même temps ? » « Est-il possible que le même homme en même temps obéisse et désobéisse à la même injonction ? » Bien plutôt, « être quelque chose » et « être » ne sont pas identiques (car ce n'est pas parce que le non-étant est quelque chose qu'il est également de façon absolue), et si l'on tient serment quant à telle chose ou de telle manière, il n'est pas nécessaire que l'on tienne serment aussi <de façon absolue> (et celui qui a juré qu'il violera son serment tient son serment quant à cela seulement : en ce qu'il le viole, mais il ne tient pas serment <de façon absolue>). Et celui qui désobéit n'obéit pas non plus <de façon absolue>, mais il obéit sur un point. L'argument selon lequel le même homme ment et dit la vérité en même temps est également semblable, mais parce qu'il n'est pas aisé de discerner si ce que l'on peut accorder, c'est « dire la vérité absolument » ou « mentir absolument », le problème paraît délicat. Or rien n'empêche que le même soit menteur de façon absolue et dise le vrai sous un certain aspect ou sur un certain point, c'est-à-dire qu'il dise le vrai quant à certaines choses, mais ne soit pas lui-même véridique. Et il en va de même également pour ce qui est dit relativement à quelque chose, ou en un certain lieu, ou à un certain moment. De fait, tous les arguments de la sorte arrivent en fonction de cela : « Est-ce que la santé (ou la richesse) est un bien ? Pourtant, ce n'est pas un bien pour l'insensé, c'est-à-dire pour celui qui ne l'utilise pas correctement ; donc c'est un bien et ce n'est pas un bien. » « Et être en bonne santé (ou être

puissant dans la cité), est-ce un bien ? Pourtant, il y a des cas où il vaut mieux ne pas l'être ; donc la même chose est un bien et n'est pas un bien pour la même personne. » Bien plutôt, rien n'empêche, lorsque c'est un bien de façon absolue, que ce n'en soit pas un pour telle personne, ou que pour telle personne, ce soit un bien, mais que ce ne soit pas un bien maintenant ou ici.

« Est-ce que ce qu'un homme avisé ne voudrait pas est un mal ? Pourtant, il ne veut pas repousser le bien ; donc le bien est un mal. » Mais non, car ce n'est pas la même chose de dire que le bien est un mal, et que rejeter le bien est un mal. Et l'argument du voleur fonctionne aussi d'une manière semblable : ce n'est pas parce que le voleur est un mal que le fait de prendre aussi est un mal ; et assurément il ne veut pas le mal, mais le bien, car prendre un bien est un bien. Et la maladie aussi est un mal, mais pas le fait de repousser une maladie.

« Est-ce que ce qui est juste est préférable à ce qui est injuste, et ce que l'on fait justement à ce que l'on fait injustement ? Pourtant, il est préférable de mourir¹ injustement. » « Est-il juste que chacun ait ce qui lui appartient ? Pourtant, tous les jugements que l'on rend selon une opinion propre, quand bien même on commet une erreur, sont souverains en vertu de la loi ; donc la même chose est juste et n'est pas juste². » Et « Est-ce qu'il faut juger en faveur de celui qui dit ce qui est juste ou de celui qui dit ce qui est injuste ? Pourtant, il est juste que celui qui subit une injustice aussi dise à suffisance ce qu'il a subi ; or ces choses étaient injustes ». C'est que ce n'est pas parce qu'il est préférable de subir quelque chose de manière injuste que la manière injuste est préférable à la manière juste, mais la manière juste est préférable de façon absolue ; cependant, rien n'empêche que dans tel cas la manière injuste soit préférable à la manière juste. Et avoir ce qui nous appartient est juste, tandis qu'avoir ce qui appartient à autrui n'est pas juste ; pourtant, rien n'empêche que ce jugement soit juste, par exemple s'il est conforme à l'opinion de celui qui juge. Car ce n'est pas parce que c'est juste dans tel cas ou ainsi que c'est juste de façon absolue. Et de la même manière aussi, même si des choses sont injustes, rien n'empêche qu'il soit juste de les dire ; car ce n'est pas parce qu'il est juste de les dire que nécessairement elles sont justes – de même que ce n'est pas non plus parce qu'il est utile de les dire qu'elles sont utiles. Et il en va de même aussi pour les choses justes. De sorte que ce n'est pas parce que ce qui est dit est injuste, que celui qui dit des choses injustes gagne le procès ; car il dit des choses qui sont justes à dire, mais qui sont injustes de façon absolue, c'est-à-dire injustes à subir.

Chapitre 26

Solution des réfutations tenant au caractère déficient de la formule

Il faut faire face aux arguments qui tiennent à la définition de la réfutation de la même manière, précisément, que nous l'avons indiqué auparavant : en comparant la conclusion à sa contradictoire, afin que ce soit la même <assertion>, selon le même aspect, la même relation, de la même manière et dans le même temps. Et si la question est en outre posée au début, il ne faut pas accorder qu'il est impossible que la même chose soit double et non double, mais il faut le dire sans assurément l'accorder de manière si entière qu'il serait à un moment possible d'être réfuté. Tous les arguments que voici tiennent à un trait de cette sorte : « Est-ce que celui qui sait que chaque chose est cette chose connaît l'objet ? Et de même pour celui qui ignore ? Mais quelqu'un qui sait que Coriscus est Coriscus peut ignorer qu'il est cultivé, de sorte qu'il sait et ignore la même chose. » « Est-ce que ce qui a quatre coudées est plus grand que ce qui en a trois ? Mais de trois coudées, cela peut passer à quatre coudées de long ; or ce qui est plus grand est plus grand que ce qui est plus petit ; donc il peut être plus grand et plus petit que lui-même selon le même aspect. »

Chapitre 27

Solution des réfutations tenant à la pétition de principe

Quant aux arguments qui tiennent au fait de demander et de prendre < dans les prémisses > la proposition initiale, si le procédé est évident au moment où les questionneurs mènent leur investigation, il ne faut pas donner son accord, pas même si c'est une opinion qui fait autorité, alors que l'on dit ce qui est vrai. Mais si ce procédé est alors passé inaperçu, il faut retourner l'accusation d'ignorance contre le questionneur en mettant en cause le vice de ce genre d'arguments, en invoquant le fait qu'il n'a pas construit un argument de manière dialectique ; car la réfutation ne doit pas inclure la proposition tirée de la source de l'échange dialectique. Ensuite, il faut dire que l'on a donné son accord en pensant, non pas que le questionneur utiliserait cette proposition < comme prémisses >, mais qu'il ferait une déduction en vue de celle-ci, contrairement à ce qui se passe dans le cas des réfutations accessoires.

Chapitre 28

Solution des réfutations tenant au conséquent

Et ceux qui concluent au moyen du conséquent, il faut les dévoiler en s'appuyant sur le raisonnement lui-même. Or la relation associant les conséquents se fait de deux manières : ou elle se fait à la façon dont l'universel est associé au particulier, par exemple comme animal est associé à homme (de fait, on présume que si ceci va de pair avec cela, cela va également de pair avec ceci), ou elle se fait selon les contraposés (de fait, on présume que si ceci est associé avec cela, l'opposé de ceci est également associé avec l'opposé de cela). L'argument de Méliossos également tient à ce dernier type d'association, car il considère que si ce qui est né a un commencement, ce qui n'a pas été engendré n'en a pas, de sorte que, si le ciel n'a pas été engendré, il est aussi infini. Or ce n'est pas le cas, car l'association se fait à rebours.

Chapitre 29

Solution des réfutations tenant à la fausse cause

En ce qui concerne tous ceux qui procèdent à une déduction < de l'impossible > en posant une proposition en plus, il faut examiner si, une fois cette proposition soustraite, l'impossible n'en est pas moins conclu. Et ensuite, il faut mettre cela en évidence, et dire que l'on a donné son accord non pas en fonction de ce que l'on croyait, mais en ayant en vue l'intérêt de l'argument, alors que le questionneur n'en a nullement fait usage dans l'intérêt de l'argument.

Chapitre 30

Solution des réfutations tenant à la question multiple

Pour contrer les arguments qui font de plusieurs questions une seule, il faut discerner celles-ci dès le début. De fait, est une question une celle à laquelle on peut faire une réponse une, de sorte que ce n'est ni plusieurs prédicats d'un seul sujet, ni un seul prédicat de sujets multiples, mais un seul prédicat d'un seul sujet qu'il faut affirmer ou nier. Et, de même que, dans le cas des homonymes, l'attribut appartient parfois aux deux objets signifiés par le même terme, parfois à aucun, de sorte que, bien que la question ne soit pas simple, il ne s'ensuit nullement que ceux qui répondent tout uniment en subissent quelque conséquence, ainsi en va-t-il également dans

le cas des questions multiples. Par conséquent, chaque fois que des attributs multiples appartiennent à un sujet unique ou qu'un attribut unique appartient à des sujets multiples, pour celui qui a commis l'erreur de donner son accord tout uniment, il ne s'ensuit aucune contradiction sous-jacente ; mais, chaque fois que l'attribut appartient à l'un des sujets mais pas à l'autre, il s'ensuit une contradiction sous-jacente. Ou alors plusieurs attributs sont affirmés ou niés de plusieurs sujets, et il peut se faire que l'un et l'autre attributs appartiennent à l'un et l'autre sujet, comme il est possible, inversement, que l'un et l'autre n'appartiennent pas à l'un et l'autre, de sorte qu'il faut faire attention à cela. Par exemple, dans les arguments de ce type : « Si une chose est un bien et que l'autre est un mal, il est vrai de dire qu'elles sont un bien et un mal, et inversement qu'elles ne sont ni un bien ni un mal (car chacune des deux n'est pas chacun des deux), de sorte que la même chose est un bien et un mal, et ni un bien, ni un mal. » Et « si chaque chose est elle-même identique à elle-même et autre qu'une autre chose, puisqu'elles ne sont pas identiques à des choses autres, mais à elles-mêmes et qu'elles sont autres qu'elles-mêmes, les mêmes choses sont autres qu'elles-mêmes et identiques à elles-mêmes ». Et en outre : « Si la bonne chose devient mauvaise et que la mauvaise devient bonne, elles peuvent devenir les deux. » Et « chacune de deux choses inégales est égale à elle-même ; de sorte qu'elles sont elles-mêmes égales et inégales à elles-mêmes ».

Ces arguments tombent aussi sous d'autres résolutions. En effet, « tous deux » et « tous » signifient plus d'une chose ; par conséquent, il ne s'ensuit pas que l'on affirme et que l'on nie la même chose, mais seulement le mot. Et, comme je l'ai dit, cela n'est pas une réfutation. Mais il est manifeste que si ce qui est multiple ne donne pas lieu à une question une, mais que l'on affirme et nie un seul prédicat d'un seul sujet, la conclusion impossible¹ ne sera pas déduite.

Chapitre 31

Solution des arguments qui contraignent au verbiage

En ce qui concerne les arguments qui amènent à répéter plusieurs fois la même chose, il est manifeste qu'il ne faut pas accorder que les prédications des relatifs signifient quelque chose en elles-mêmes quand elles sont séparées ; par exemple, il ne faut pas accorder que « double » signifie quelque chose – si ce n'est « double de la moitié » – simplement parce qu'il apparaît dans cette expression. De fait, « dix » aussi apparaît dans « dix moins un », et « faire » dans « ne pas faire », et, d'une manière générale, l'assertion dans la négation. Et pourtant, si quelqu'un dit que ceci n'est pas blanc, il ne veut pas dire que c'est blanc. Eh bien, « double » non plus ne signifie rien sans doute, tout comme il ne signifie rien non plus dans le cas de la moitié ; et même s'il signifie quelque chose, ce n'est pourtant pas la même chose que lorsqu'il est pris en composition. Ni non plus « la science » dans le cas de l'espèce (par exemple, si l'on a la « science médicale ») ne signifie la science au sens général, mais ce sens général est – avon-nous dit – la science du connaissable. Dans le cas des termes attribués aux termes par lesquels ils sont décrits, c'est cela qu'il faut dire, à savoir que ce qui est décrit n'est pas le même s'il est pris séparément et s'il est pris dans la formule. De fait, « concave » décrit communément la même chose au sujet du camus et du cagneux, et rien n'empêche qu'il décrive la même chose tout en étant ajouté, mais il la signifie d'une part pour le nez, [182a] et d'autre part pour la jambe. C'est que, dans le premier cas, il signifie « camus », dans le second « cagneux », et en même temps il ne diffère en rien de dire « nez camus » ou « nez concave ». En outre, il ne faut pas accorder l'expression directement prédiquée¹, car c'est une erreur. En effet, « le camus » n'est pas un nez concave, mais quelque chose – à savoir une affection – du nez ; de sorte qu'il n'y a rien d'absurde si l'on dit que le nez camus est un nez qui a une concavité du nez.

Solution des arguments qui font commettre un solécisme

Au sujet des solécismes, nous avons dit auparavant en fonction de quel facteur ils paraissent se produire. Comment il faut les résoudre, ce sera manifeste sur la base des arguments eux-mêmes ; car tous ceux que voici tendent à l'établir : « Ce que (ho) tu dis avec vérité, est-ce (touto) véritablement aussi ? Mais tu dis que quelque chose est une pierre (lithon, accusatif) ; donc quelque chose est lithon (une pierre, accusatif au lieu du nominatif requis, lithos). » Bien plutôt, dire lithon (une pierre, accusatif) n'est pas dire ho (pronom relatif neutre), mais hon (pronom relatif masculin à l'accusatif), c'est-à-dire non pas touto (pronom démonstratif neutre), mais touton (pronom démonstratif masculin à l'accusatif). Alors, si quelqu'un demandait : « Est-ce que touton (ce, pronom démonstratif masculin à l'accusatif au lieu du nominatif requis houtos) que (hon, pronom relatif masculin à l'accusatif) tu dis avec vérité, est ? », il ne semblerait pas parler grec, de même que s'il demandait : « Est-ce que celui (houtos, nominatif masculin) hên (que, accusatif féminin au lieu de l'accusatif masculin requis) tu dis être, est ? » Mais vouloir dire ainsi <en utilisant la forme flexionnelle neutre> du bois (xulon, mot neutre) ou tout ce qui ne signifie ni un féminin, ni un masculin ne fait aucune différence <au nominatif et à l'accusatif>, et c'est précisément pourquoi il ne se produit pas de solécisme : « Si ce (touto) que (ho) tu dis être est, et si tu dis que du bois (xulon) est, alors du bois (xulon) est. » Mais ho lithos (« la pierre ») et houtos (« celui-ci ») ont une dénomination de masculin. Et assurément, si quelqu'un demandait : « Est-ce que celui-ci (houtos) est celle-ci (hautê) ? » Puis, de nouveau : « Eh quoi ? celui-ci n'est-il pas Coriscus ? » Puis s'il disait : « Donc celui-ci est celle-ci » – il n'a pas déduit ce solécisme ! Pas même si « Coriscus » signifie ce que précisément signifie « celle-ci », mais que le répondant n'a pas donné son accord ; mais il faut que cela fasse l'objet d'une question supplémentaire. Et si ce n'est pas le cas, et que, <par conséquent>, le répondant ne l'accorde pas, cela n'a pas été déduit, ni en réalité, ni relativement à celui qui a été questionné. D'une manière semblable, il faut donc, dans ce cas-ci également, une question supplémentaire pour savoir si ton lithon (la pierre, à l'accusatif) signifie houtos (ceci, au nominatif masculin). Et si ce n'est pas le cas et que, <par conséquent>, cela n'est pas accordé, la conclusion ne doit pas être formulée ; mais elle paraît devoir l'être parce que la forme flexionnelle dissemblable du mot paraît semblable : « Est-il vrai de dire que ceci (hautê, nominatif féminin) est précisément ce que tu dis qu'il (autên, accusatif féminin) est ? Or tu dis que c'est un bouclier (aspida, nom féminin à l'accusatif) ; donc ceci (hautê) est aspida (bouclier, accusatif au lieu du nominatif requis aspis). » Bien plutôt, la conclusion n'est pas nécessaire, s'il est vrai que hautê (ceci, nominatif féminin) ne signifie pas aspida (bouclier, à l'accusatif) mais aspis (au nominatif), tandis que tautên (ceci, démonstratif féminin à l'accusatif) signifie aspida (bouclier, à l'accusatif). Et il n'est pas nécessaire non plus, si celui-ci <houtos, nominatif masculin> est ce que tu dis que celui-ci (touton, accusatif masculin) est, et que tu dis qu'il est Cléon (Kleôna, accusatif), que donc celui-ci (houtos) soit Cléona (Kleôna, accusatif, au lieu du nominatif requis Kleôn). Car houtos (celui-ci, nominatif masculin) n'est pas Kleôna (Kléona, accusatif masculin). En effet, ce qui a été dit, c'est que houtos (celui-ci, au nominatif), non touton (celui-ci, à l'accusatif), est ce que je dis qu'il est. Car ce ne serait pas grec non plus si la question était ainsi formulée. « Est-ce que tu connais ceci ? Or ceci est une pierre (lithos, nominatif) ; donc tu connais lithos (une pierre, nominatif au lieu de l'accusatif requis lithon). » Bien plutôt, « ceci » (touto, neutre) ne signifie pas la même chose dans « Est-ce que tu connais ceci (touto, accusatif neutre) ? » et dans « Ceci (touto, nominatif neutre) est une pierre », mais, dans le premier cas, il signifie touton (ceci, accusatif masculin), et dans le second cas, houtos (ceci, nominatif masculin).

« Est-ce que tu connais ce (touto, accusatif neutre) dont (hou, génitif) tu as la connaissance ? Or tu as la connaissance d'une pierre (lithou, génitif) ; donc tu connais lithou (d'une pierre). » Bien plutôt, hou (dont, génitif) veut dire lithou (d'une pierre, génitif), [182b] tandis que touto (ce, accusatif neutre) veut dire lithon (une pierre, accusatif). Et il a été accordé que tu connais, non pas touto (de cela, génitif), mais ce (touto, accusatif neutre) dont tu as la connaissance, de sorte que tu connais non pas tou lithou (de la pierre, génitif), mais la pierre (ton lithon, accusatif).

Il ressort donc clairement de ce qui a été dit que ce type d'arguments ne déduit pas de solécisme, mais paraît le faire, et aussi à cause de quoi il paraît le faire et comment il faut leur faire face.

Chapitre 33

Difficulté variable de la résolution des arguments éristiques

Il faut bien se mettre dans l'esprit que parmi tous les arguments, pour certains il est facile, mais pour d'autres difficile d'observer en fonction de quel facteur et à quelle étape ils trompent celui qui les entend, même si ces arguments plus difficiles sont souvent les mêmes que les premiers. En effet, il faut que l'on appelle « le même argument » celui qui se produit en fonction du même facteur.

Or le même argument peut sembler aux uns tenir à l'expression, aux autres à l'accident, et à d'autres encore à autre chose, car, selon sa mise en contexte, chacun n'a pas la même évidence. Eh bien, de même que dans le cas de ceux qui tiennent à l'homonymie – et cela semble précisément être le mode de paralogisme le plus niais, certains sont évidents même pour les premiers venus (et de fait, presque tous les calembours tiennent à l'expression, par exemple : « Un homme portait un char/un tabouret (diphron) au pied d'une échelle1 », et « Où aller/ charger (stellesthai) <la voile> ? À la vergue ». Et « Laquelle des deux vaches mettra bas avant/par-devant (emprosthen) ? – Aucune, mais les deux mettront bas par-derrière ». Et « Est-ce que <le vent> Borée est pur ? – Sûrement pas ! Car il a tué le mendiant et l'ivrogne ».

« Est-ce Évarque/Est-il bon gouvernant (euarchos) ? Sûrement pas : c'est Apollonide (= qui détruit) ! » Et il en va de même pour la plupart – ou peu s'en faut – des autres arguments qui tiennent à l'homonymie également) ; d'autres, en revanche, paraissent échapper même aux plus expérimentés (mais un signe qu'il s'agit bien d'arguments liés à l'homonymie c'est que souvent, ils disputent au sujet des mots, par exemple pour savoir si l'étant et l'un signifient la même chose de tout sujet ou s'ils signifient chacun une chose différente ; car l'étant et l'un semblent signifier la même chose à certains, mais d'autres résolvent l'argument de Zénon et de Parménide en affirmant que « l'un » et « l'étant » sont dits en plusieurs sens) ; – de même, donc, au sujet de l'accident et en ce qui concerne chacun des autres facteurs, certains arguments seront faciles à discerner, mais d'autres difficiles, et saisir à quel genre ils appartiennent, tout comme savoir s'il y a eu réfutation ou non, n'offre pas la même facilité au sujet de tous.

Un argument incisif est celui qui met au plus haut point dans l'embarras, car il a le plus de mordant. Et cet embarras est double : il y a, d'une part, celui que l'on rencontre dans les arguments qui ont été construits de manière déductive, pour savoir laquelle des prémisses il faut détruire, et celui, d'autre part, que l'on rencontre dans les arguments éristiques, pour savoir en quel sens a été formulée la proposition avancée. Aussi est-ce dans le cas d'arguments déductifs que ceux qui sont très incisifs font chercher davantage. Or on a affaire à un argument déductif très incisif si, à partir de propositions qui semblent vraies au plus haut point, il détruit une

opinion qui fait au plus haut point autorité. En effet, tout en restant un, l'argument aura ses déductions toutes semblables, une fois la contradictoire changée en son opposée ; car c'est toujours à partir d'opinions qui font autorité qu'il détruira ou établira une opinion qui fait semblablement autorité, raison pour laquelle on se trouve nécessairement dans l'embarras. C'est donc ce type d'argument qui est au plus haut point incisif : celui qui met la conclusion sur un pied d'égalité avec les propositions demandées, et en second, celui qui fait une déduction à partir de prémisses toutes semblables ; car celui-ci mettra semblablement dans l'embarras pour savoir laquelle des questions il faut détruire. Et c'est difficile, car il faut détruire une prémisse, c'est un fait, mais laquelle il faut détruire, on ne le voit pas clairement. – Et le plus incisif des arguments éristiques est d'abord celui à propos duquel on ne sait pas immédiatement et de façon claire s'il a été construit de manière déductive ou non, et <par conséquent> si la résolution tient au faux ou à une distinction. Le second, parmi ceux qui restent, est celui dont on sait clairement que sa résolution tient à une distinction ou à une destruction, sans que l'on voie de façon manifeste par laquelle des prémisses demandées passe sa résolution, qu'il s'agisse d'une destruction ou d'une distinction, mais on sait seulement que la résolution tient à la conclusion ou à l'une des questions.

Parfois, donc, l'argument qui n'a pas été construit de manière déductive est niais, si les prémisses obtenues sont trop invraisemblables ou fausses. Mais parfois, il ne faut pas le mépriser. Car chaque fois qu'il manque une question qui a pour caractéristique que l'argument porte sur elle et se construit au moyen d'elle, eh bien la déduction qui ne l'a pas prise en addition et qui n'a donc pas déduit la conclusion est niaise. Mais chaque fois qu'il manque une question qui a pour caractéristique d'être extérieure, il n'est jamais facilement méprisable : c'est que l'argument est convenable, mais que le questionneur n'a pas bien questionné.

Et de même qu'il est possible de résoudre la difficulté tantôt relativement à l'argument, tantôt relativement au questionneur et à sa façon de questionner, tantôt relativement à ni l'un ni l'autre, de même il est possible de questionner et de faire une déduction relativement à la thèse, relativement au répondant, et relativement au temps chaque fois que la résolution requiert plus de temps ou que la discussion relative à la résolution requiert le moment présent.

Chapitre 34

Conclusion générale

À partir de combien et de quels facteurs se produisent les paralogismes pour ceux qui prennent part à un échange dialectique, et comment nous montrerons que l'interlocuteur dit quelque chose de faux et lui ferons dire des paradoxes ; en outre à partir de quoi se produit la déduction, comment il faut questionner et dans quel ordre poser les questions ; et encore à quoi sont utiles tous les arguments de ce type, et ce qui concerne toute réponse en général, mais aussi comment il faut résoudre les arguments et les déductions – sur chacune de ces questions, nous en avons assez dit. Il nous reste à dire rapidement quelques mots pour rappeler notre projet initial, et à conclure notre propos.

Nous nous étions donc proposé, d'une part, de découvrir une certaine capacité d'argumenter de manière déductive sur tout sujet proposé à partir des attributs le plus admis possible, car c'est la tâche de la dialectique en soi et de la peirastique. Et, d'autre part, puisqu'on attend d'elle en plus, à cause de la nature voisine de la sophistique, que l'on puisse non seulement mettre à l'épreuve d'une façon dialectique, mais aussi en tant que l'on sait¹, pour cette raison donc, nous nous sommes donné pour tâche dans ce traité non seulement celle dont il a été question, à savoir

être capable de demander raison, mais aussi, quand nous soumettons un argument, de savoir comment défendre notre thèse de manière cohérente au moyen des opinions qui font le plus possible autorité. Nous en avons donné la cause, puisque c'est bien pour cette raison aussi que Socrate interrogeait mais ne répondait pas, car il avouait ne pas savoir. On a clarifié, dans ce qui précède, le nombre des buts et des éléments de cette capacité, et quelles sources nous fourniront ces derniers en abondance, et en outre comment il faut questionner et ordonner tout le questionnement, et ce qui concerne les réponses et les solutions relatives aux déductions. Et l'on a clarifié aussi toutes les autres choses qui relèvent de la même recherche sur les arguments. Outre cela, nous avons parlé en détail des paralogismes, comme nous l'avons déjà dit précédemment.

Il est donc clair que le programme que nous nous étions proposé a été rempli de manière suffisante ; mais il ne faut pas que nous ait échappé le trait particulier de cette étude. En effet, parmi toutes les découvertes, certaines ont été reçues d'autrui après avoir été péniblement réalisées dans un premier temps, et elles ont progressé peu à peu par le fait de ceux à qui elles étaient transmises par la suite ; en revanche, il est habituel que les découvertes qui en sont à leur tout début progressent d'abord finalement, mais ce faible progrès apporte certainement une contribution bien plus grande que le développement qu'on tirera d'elles plus tard. Car en toute chose, comme on dit, le début est assurément ce qu'il y a de plus important ; c'est pourquoi il est également ce qu'il y a de plus difficile. Car plus son potentiel est puissant, plus ses proportions sont réduites, et il est donc ce qu'il y a de plus difficile à voir. Mais une fois qu'il a été découvert, il est plus facile d'ajouter et de développer le reste ; et c'est précisément ce qui s'est produit également en ce qui concerne les arguments rhétoriques et aussi presque tous les autres arts. Car ceux qui en ont découvert les principes ne les ont fait progresser qu'un petit peu en comparaison de ce qui serait leur stade achevé, alors que ceux qui sont aujourd'hui honorés, c'est parce qu'ils ont reçu ces principes, comme par héritage, de nombreux précurseurs qui les avaient fait progresser peu à peu, qu'ils les ont développés de cette manière : Tisias après les premiers, Thrasymaque après Tisias, après lui Théodore, et beaucoup d'autres ont apporté à l'ensemble de nombreuses contributions ; c'est pourquoi il n'est nullement étonnant que cet art connaisse un certain épanouissement. Pour notre étude, en revanche, on ne peut pas dire qu'une partie avait été préalablement achevée, tandis que l'autre non, mais absolument rien n'existait auparavant. Et en effet, la formation offerte par ceux qui se font payer pour servir leurs arguments éristiques était quelque chose de semblable à la pratique de Gorgias ; en effet, les uns enseignaient à apprendre par cœur des arguments rhétoriques, les autres des arguments sous forme de questions, dans lesquels les uns et les autres ont cru que tombaient le plus souvent les arguments de l'une et l'autre sorte. C'est pourquoi l'enseignement était rapide mais dépourvu de technique pour ceux qui le recevaient d'eux ; car ils supposaient qu'ils apportaient une formation en donnant non pas l'art, mais les produits de l'art, comme si quelqu'un déclarait transmettre une science pour ne pas souffrir des pieds, et ensuite n'enseignait pas l'art du cordonnier ni même où il serait possible de se procurer des ressources de ce genre, mais donnait de nombreux genres de sandales de toutes sortes ; car cet homme est venu prêter secours en tenant compte du besoin, mais il n'a pas transmis un art ! Et en ce qui concerne les arguments rhétoriques, il existait déjà de nombreuses traditions anciennes, alors que sur le fait de raisonner de manière déductive, nous n'avions absolument rien d'autre à citer auparavant, si ce n'est que nous avons cherché de manière empirique en nous donnant longtemps de la peine. Alors si, après examen, sachant que telles ont été les conditions de départ, notre recherche nous paraît avoir atteint un développement suffisant par rapport aux autres études qui ont été développées à la suite d'une transmission, il ne resterait comme tâche pour nous tous, ou pour nos auditeurs qu'à faire preuve d'indulgence pour les omissions que présente notre recherche, et d'une grande reconnaissance pour ce qui a été découvert.